Comptes rendus = Besprechungen = Recensioni

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **3 (1938)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Comptes rendus — Besprechungen — Recensioni

SOMMAIRE **INHALT** **SOMMARIO**

J. H. Baxter and Charles Johnson, *Medieval Latin word-list from British and Irish sources* (M. Niedermann), p. 156. – Iso Müller, *Die Wanderung der Walser über Furka-Oberalp und ihr Einfluß auf den Gotthardweg (ca. 11.–14. Jh.)* (R. Hotzenköcherle), p. 161. – A. Lombard, *L'infinitif de narration dans les langues romanes, étude de syntaxe historique* (L. Spitzer), p. 172. – S. Bazin, *Voilà taxi* (L. Spitzer), p. 182. – P. Aebischer, *Sur les noms de lieu composés de domnus ...* (H. Glättli), p. 192. – *Latinitatis Medii Aevi ... Lexicon Imperfectum* cura et studio F. Arnaldi (H. Boßhard), p. 196.
Katalog der schweiz. Landesbibliothek (K. Jaberg), p. 206.

J. H. Baxter and Charles Johnson, *Medieval Latin word-list from British and Irish sources*. Oxford University Press, London Humphrey Milford, 1934. XIII, 466 p. 8°.

En 1913, le regretté R. J. Whitwell soumit au Congrès international des historiens à Londres le projet d'une refonte complète du *Glossarium mediae et infimae latinitatis* de Du Cange. Ce projet trouva un accueil empressé, mais les études préliminaires en vue de sa réalisation furent presque aussitôt arrêtées par la guerre mondiale. Reprises en 1920 sur l'initiative de l'Union internationale des Académies, siégeant à Bruxelles, elles aboutirent à la constitution d'un comité international chargé d'organiser le dépouillement des textes latins écrits entre le sixième et le onzième siècles. Saisie d'une demande de collaboration à cette œuvre, l'Académie britannique nomma à son tour deux commissions qui reçurent pour mission l'une de recueillir les matériaux de source anglo-saxonne et irlandaise rentrant dans le cadre du nouveau Du Cange, l'autre de préparer un lexique du latin en usage chez les écrivains du royaume britannique depuis le conquête normande jusqu'à l'an 1600 environ. La liste de mots du latin médiéval de source anglaise et irlandaise, publiée par les soins de MM. J. H. Baxter

et Charles Johnson avec l'assistance de Mademoiselle Phyllis Abrahams, représente un premier spécimen de l'activité des deux commissions, destiné, entre autres, à faciliter les travaux ultérieurs de dépouillement et qui, à cet égard, sera d'une utilité incontestable. Ont été enregistrés, conformément au programme élaboré pour le nouveau Du Cange, les termes du latin médiéval non attestés dans le latin ancien ou qui ont changé d'acception depuis l'antiquité, autrement dit ceux qui ne se trouvent pas dans la dernière édition du Forcellini-De Vit ou y figurent avec des sens différents. Les mots cités sont répartis en groupes plus ou moins étendus, à l'intérieur desquels chacun est accompagné d'une référence chronologique et de la traduction anglaise. A moins qu'il ne s'agisse d'un ἅπαξ εἰρημένον, la référence chronologique indique la date la plus ancienne et la date la plus récente, à laquelle l'exemple en question apparaît avant et après la conquête normande. Voici, à titre d'échantillon, le groupe *mansa*:

mans/a 939, c(irca) 1000. c(irca) 1066, 1336, *-us* 1001, 11 c(entury), *terra mansus* c(irca) 1255, *terra mansionis* 11 c(entury), 12 c(entury) 'measure of land'; *-eolum* 'hospital or almshouse' c(irca) 1200; *-ia* 'life' 6 c(entury); *-io* 1070, a(nte) 1564, *-ura* 779. c(irca) 1066, c(irca) 1397 'house or holding'; 'house' (astr.) 1267; *m. ecclesiae* 'religious foundation' c(irca) 1114; *-ionarium* 'dwelling-place' 1050–1100; *-ionarius* 'one in charge of lodgings' 804; *-iono* 'to dwell' 1290; *-iuncula* 'small house or holding' 805. 1050–1100, c(irca) 1250; *-na* 'holding' 1206; *-orius* 'sojourner' 6 c(entury); *-uagium* 1226, p(ost) 1230, *-um* 12 c(entury), 1558 'dwelling-house'.

Le répertoire des textes dépouillés qu'on trouve dans l'Introduction, p. X ss. vise à être à peu près complet pour la première des deux périodes mentionnées plus haut (notons, cependant, qu'on regrette par exemple l'absence d'un auteur aussi important que Gildas)[1]; pour la seconde, il fallait forcément s'en tenir à une sélection qui est d'ailleurs très riche et très variée.

Tel qu'il est, ce lexique sera salué avec joie de tous les médiévistes, et je me fais un devoir et un plaisir de marquer à MM. Baxter et Johnson, ainsi qu'à leurs collaborateurs, la reconnaissance à laquelle ils ont droit. Evidemment, une œuvre de cette envergure ne saurait prétendre d'emblée à l'acquiescement complet de la critique, mais les quelques réserves que j'aurai à formuler ne diminuent point le mérite de l'effort accompli.

---

[1] Rectifions en passant l'indication de ce répertoire qui fixe à 828 la date de la mort des Sédulius Scottus. Il y a là sans doute une faute d'impression pour 858.

Pour en venir au fond, je signale ci-après quelques-unes des remarques que suggère le contrôle du détail des matériaux de la *Medieval Latin word-list* de MM. Baxter et Johnson sur deux des sources utilisées par eux, à savoir d'une part les curieux documents de latin irlandais connus sous la dénomination de *Hisperica Famina* dont M. Jenkinson a donné une édition excellente[1] et, d'autre part, les trois livres *De locis sanctis* du moine irlandais Adamnan, édités en dernier lieu par Paul Geyer[2]. Ces textes étant choisis au hasard, il est à présumer que des remarques analogues pourraient être faites à propos de la plupart des autres.

Tout d'abord on ne laisse pas que d'être frappé du défaut de concordance entre les dates assignées à des mots de même provenance. C'est ainsi que l'on lit Word-list p. 38 *avellum* 'battle' 531, p. 44 *belligero* 'to defeat' 532. p. 34 s. v. *athleta* : *anthleta* 'athlete' 530. Pourtant, ces trois termes figurent côte à côte dans les *Hisperica Famina* rédaction B 20: *trinos belligeravi in avello anthletas*. Un désaccord encore plus surprenant apparaît, si l'on confronte Word-list p. 11 *afroniosus* 'foaming' c(irca) 530, p. 255 *malina* 'spring tide' 860, 11 c(entury). p. 424 *teminus* 'grove' 550 et *Hisperica Famina* rédaction A 400: *afroniosa luteum vel(l)icat mal[l]ina teminum*. L'article *malina* ne tient évidemment pas compte de l'exemple fourni par les *Hisperica Famina*. Mais pourquoi *afroniosus* et *teminus* sont-ils suivis de dates différentes et pourquoi la date 530 se rapportant à *afroniosus* est-elle désignée comme approximative, tandis que la restriction « c(irca) » manque devant la même date jointe à *anthleta* (voir ci-dessus)? Enfin, *cellis*, doublet de *collis*, attesté *Hisperica Famina* A 466 et 575 et nulle part ailleurs, est pourvu de la date 535 (Word-list, p. 72). J'avoue ne rien comprendre à la bigarrure de ces datations qui se répète pour les exemples tirés de l'ouvrage d'Adamnan cité plus haut. Preuve en soient les quelques échantillons que voici: Word-list, p. 285 *octenalis* 'eightfold, with eight branches' c(irca) 685 = Adamnan p. 248, 19 s. édition Geyer (*octenalium magnarum coruscatio lucernarum*). Word-list, p. 431 *tollus* 'full stream' 550, 685; la seconde de ces dates se rapporte à Adamnan, p. 281, 13

[1] The *Hisperica Famina*, edited with a short introduction and index verborum by Francis John Henry Jenkinson, Cambridge 1908.

[2] *Adamnani de locis sanctis libri tres*, dans *Itinera Hierosolymitana* saeculi IV–VIII. Recensuit et commentario critico instruxit PAULUS GEYER (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum Latinorum*, editum consilio et impensis Academiae litterarum Vindobonensis, vol. 39, Pragae Vindobonae Lipsiae 1898, p. 219 ss.

(*cataractae, hoc est fluminales aquarum tolli*). Word-list, p. 53 *brucosus* 'marshy' 690 = Adamnan, p. 245, 19 s. (*non enim brucosa... illius terrae qualitas demonstratur*). Word-list, p. 223 *ingeniculatio* 'kneeling' c(irca) 700 = Adamnan, p. 292, 13 s. (*ingeniculatione expleta*). Word-list, p. 226 *inportuositas* 'harbourlessness' c(irca) 700 = Adamnan, p. 281, 20 (*de illius inportuositate urbis*). Word-list, p. 103 *continuatim* 'immediately' 704 (année de la mort d'Adamnan) = Adamnan, p. 226, 8 s. (*continuatim eadem fluminalis exuberatio cessat*). Word-list, p. 144 *duales* (pl.) 'two' c(irca) 704 = Adamnan, p. 234, 5 (*inter has duales ecclesias*). Word-list, p. 316 *politanus* 'of or for a city' 8 c(entury). 12 c(entury); l'exemple le plus ancien se trouve chez Adamnan, p. 225, 11 (*per illas politanas plateas*).

Les lacunes, dans la partie sur laquelle ont porté mes vérifications, sont assez nombreuses. Manquent par exemple, en fait de mots attestés dans les *Hisperica Famina*: *atritus* 'noirci, noir, sale' (A 314; voir mes *Essais d'étymologie et de critique verbale latines*, Neuchâtel 1918, p. 79), *cido* 'tunique' ou 'cuirasse' (A 35, 601, B 15, du grec χιτών; voir mes *Essais*, p. 67 ss.), *coetia* κήτεα 'monstres marins', peut-être 'baleines' (A 417, comp. *loetum* pour *letum* A 19), *folicius* 'de feuilles' (*folicia strues* 'feuillage' A 565), *laricomus* = *ignicomus* au sens général de *igneus* 'embrasé, enflammé (A 266, 426), *lesia* 'paradis' (Q 45, où *lesie* est accompagné de la glose *paradisi*; à comparer aussi *CGL* IV, 533, 37 *lesia*: *paradisum*), *lido* 'ressac' (A 410; comp. *CGL* V, 602, 47 *ledo*: *maris aestuatio* et Heraeus, *Die Sprache des Petronius und die Glossen*, Leipzig 1899, p. 10, n. 1, qui ramène ce *lido*, *ledo* au grec κλύδων), *merseus* 'de nuit, nocturne' (A 139, 365, B 105), *taberna* 'sac des voyageurs à pied, où ils serrent leurs habits de rechange, leurs hardes de nuit et leurs menus objets de toilette' (A 513, identique à *zaberna* enregistré Word-list p. 465 avec le sens de 'wallet or cloak-bag' et avec la date c(irca) 1197; c'est l'ancêtre de l'italien *giberna*, v. mes *Essais*, p. 80 ss.), *tono*, *-ui* 'je m'efforce à' ou 'je réussis à' (A 54, 491, B 23); en fait de mots faisant partie du vocabulaire d'Adamnan p. ex. *consequenter* 'incontinent, aussitôt' (p. 285, 7), *descriptiuncula* 'dessin' (p. 249, 21), *furanter* 'à la façon des voleurs, par un vol' (p. 236, 8), *reaedificator* 'reconstructeur' (p. 278, 6).

Parfois, un mot qui se lit déjà dans les *Hisperica Famina* ou chez Adamnan n'est cité dans la Word-list qu'avec une date bien postérieure, p. ex. Word-list, p. 255 *malina* 'spring tide' 860. 11 c. (*Hisperica Famina* A 400), Word-list, p. 367 *rubesca* 1510, *rubisca* c. 1189 'bird, robin' (*Hisperica Famina* p. 55 ss. édition Jenkinson titre et v. 8 et 69), Word-list, p. 356 *religiosa* 'nun,

religious' 12 c. (Adamnan, p. 262, 16 *pauca quaedam religiosarum habitacula*).

De façon générale, les noms propres sont exclus de la Word-list; cependant, il en est tenu compte lorsqu'ils sont employés comme appellatifs, p. ex. Word-list, p. 49 *Boetes* (for *Bootes*) 'the north' 532, p. 286 *Olimphus, -pus* 'heaven' 530, p. 431 *Tithis, Tithon, Titon* for *Tethys* 'sea' 550. Dans ces conditions, il eût fallu recueillir également des termes tels que *Amiclius* 'chien' (A 275 = *canis Amyclaeus* 'chien de Laconie', employé, dans ce passage, comme nom générique du chien) et *Termopilae* 'littoral abrupt' ou 'défilé rocheux' (A 79, 228, 408; comp. *CGL* V, 397, 22 *Termopilas: faestin* uel *anstiga*, et Lindsay, *The Corpus, Epinal, Erfurt and Leyden glossaries*, Oxford 1921, p. 13).

Dans un certain nombre de cas, un mot tiré des *Hisperica Famina* porte à tort la mention « meaning unknown », p. ex. Word-list, p. 28 *argea* (A 310 s. *incalculate pecodum turme / calastreas meant argeas*, où *argeas* est une leçon fautive pour *ageas* 'routes' comme l'avait reconnu déjà le premier éditeur Angelo Mai), Word-list, p. 374 *saurus* (Rubisca 37 *iaris sauris tam pectinatis*, où *iaris sauris* est expliqué par la glose *pilis iacinc'tis* [c'est-à-dire *hyacinthinis*]; il s'agit de l'ancêtre du v. fr. *sor* et de l'italien *sauro* 'fauve, roux-brun, alezan, châtain foncé'), Word-list, p. 385 *serpella* (A 307 *nocturnus gravat serpella nimbus*, 464 *ceruleasque gignit serpellas*, 157 *interna glaucis saturant serpellis*; ces passages indiquent clairement qu'on a affaire à *serpyllum* 'serpolet, thym sauvage', en général 'herbe aromatique').

Ce qui est plus fâcheux, c'est que la Word-list donne à plusieurs reprises des définitions manifestement erronées de mots pris dans les *Hisperica Famina*. Ainsi Word-list, p. 51 *bovencus* 'ox' se rapporte à A 98 s. *ceu truculentus pecorea terret bovencus armenta / saginatum stricta mactat juvencum ligituria*. Or, un bœuf ne peut pas tuer un bouvillon par une étreinte, en l'étranglant (*stricta ligituria*). Comme l'a bien vu Stowasser, *Incerti auctoris Hisperica Famina*, Vienne 1887, p. 25, il est question d'un serpent et *bovencus* doit être un dérivé de *boa* ou plutôt de son doublet *bova* (attesté par Paul Diacre, p. 27, 27 édition Lindsay, et par certains dialectes italiens). Il convient de rappeler, à ce propos, que la ressemblance de *bo(v)a* avec *boves* avait fait naître la croyance superstitieuse que ce serpent s'attaque aux animaux de la race bovine; comp. Isidore, orig. 12, 4, 28 *a boum depopulatione boas nomen accpit* et *CGL* V, 9, 1 *boa animal est quod valde persequitur boves, unde et boa vocatur*. Inadmissible aussi le sens attribué à *curvana* Word-list, p. 116, à savoir 'head-covering', (perhaps) 'bonnet' or 'hood', car la *curvana* se portait sur les

épaules ou au cou; comp. A 71 *ac cicniam gemellis bailas curvanam scapulis* et 508 *nitentes cervicibus gestant curvanas*. Rien, enfin, n'autorise à supposer un *scutile* 'shoulder-blade' (Word-list, p. 379) d'après A 509 *innumeri quadrigonas captant scutilibus peltas*. Ici encore Stowasser, *ALLG III*, 175 a donné l'interprétation juste en ramenant *scutilibus* à *scutilis* s.-e. *manus* 'la main qui tient le bouclier', donc 'la main gauche'.

Une méprise non plus sémantique, mais morphologique est Word-list, p. 303 *percullo* for *percello*. Le doublet de *percello* qui se rencontre dans les *Hisperica Famina* et aussi dans certains glossaires n'est pas *percullo*, mais *perculo* (p. ex. *Hisperica Famina* A 275 fut. *perculam*, *CGL* II, 461, 5 τύπτω: *caedo*, *perculo*, *ferio*). Ce *perculo* procède, de toute évidence, par dérivation rétrograde du parfait *perculi* comme p. ex. *appulo CGL* II, 422, 33 du parfait *appuli* ou bien *vetuo* chez Pétrone 47, 5 du parfait *vetui* (pour d'autres présents de ce type, voir F. Brender, *Die rückläufige Ableitung im Lateinischen*, thèse de l'Université de Bâle, Lausanne 1920, p. 76 ss.).

Mais il me tarde de répéter en terminant que, nonobstant les menues imperfections qu'un sondage m'a révélées, le volume de MM. Baxter et Johnson, d'une présentation extrêmement soignée et presque luxueuse, dote les médiévistes d'un instrument de travail de premier ordre.

Neuchâtel. *Max Niedermann.*

*

Iso Müller, *Die Wanderung der Walser über Furka-Oberalp und ihr Einfluß auf den Gotthardweg (ca. 11.–14. Jh.)*. Sonderabdruck aus *Zeitschrift für Schweizerische Geschichte*, XVI. Jahrg., Heft 4, 1936.

Der durch eine Reihe sorgfältiger Arbeiten zur Disentiser und Bündner Geschichte trefflich eingeführte Historiker der Benediktiner Abtei Disentis stellt sich in der ersten Hälfte der vorliegenden Untersuchung die Aufgabe, nachzuweisen, daß unabhängig von der besonders durch Karl Meyer erhärteten Einwanderung von Walsern über die Guriner Furka, Val Maggia und Bernhardin nach dem Rheinwald und seinen Tochterkolonien (Vals, Safien) in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts auch auf dem direkten, geradlinigen Weg Goms-Furka-Urseren-Oberalp-Disentis Walser nach Graubünden gekommen seien. Da die Angelegenheit auch sprachgeschichtlich wichtig ist, darf hier wohl mit ein paar Worten auf die wertvollen Darlegungen von P. Iso Müller hingewiesen werden –

um so eher, als Müller mit dieser Arbeit eigentlich an romanistische Tradition anknüpft: er nennt selbst mit gutem Recht gleich zu Anfang die bekannte Untersuchung von Gauchat über *Die Sprachgeschichte eines Alpenüberganges* (*Furka-Oberalp*), *ASNS 117* (1906), 345 ff., und mehr als einmal begegnen wir dem Namen R. v. Plantas; außerdem ist Obersaxen, das in diesem ersten Teil von Müllers Aufsatz eine so wichtige Rolle spielt, eines der schönsten zeitgenössischen Beispiele für rätisch-alemannische Symbiose.

Um es gleich zu sagen: die historischen Zwischenglieder, welche ich *Beiträge zur schweizerdeutschen Grammatik*, XIX, p. 488 für die überzeugende Annahme der Oberalp als walserischen Einfallstores noch vermißte — hier scheinen sie mir weitgehend beigebracht zu sein. Freilich fehlen auch heute noch Zeugnisse von der unmittelbaren Beweiskraft der von K. Meyer fürs Rheinwald entdeckten; aber in ihrer Gesamtheit erwecken die von Müller nun gefundenen mittelbaren Zeugen doch einen in hohem Maße vertrauenswürdigen Eindruck. Da sind einmal die von Müller mit großer Sicherheit nachgewiesenen persönlichen und öffentlichen Beziehungen einerseits zwischen dem Oberwallis und Urseren, zwischen Urseren und Obersaxen andrerseits und endlich zwischen Obersaxen und dem Oberwallis direkt; erwähnt sei für letzteres und als einziges Beispiel die schon länger bekannte Gemeindeverordnung von 1730, welche die Tage von St. Joder und St. Anton in Erinnerung an die Altvordern im Wallis als Feiertage in Obersaxen erklärt. Da sind sodann die zahlreichen Walliser und Obersaxer Konventualen des Klosters Disentis, welche beweisen, daß « die Einwanderungswelle auch vor den Klostermauern von Disentis keinen Halt gemacht » hat; Müller hat diese Verhältnisse schon 1933 in einem ergebnisreichen Vortrag in der Historisch-Antiquarischen Gesellschaft Graubündens berührt; vgl. auch *Ztsch. f. Schw. Gesch., 13* (1933), 450. Endlich und eigentlich vor allem sind da die reichlich und vielseitig belegten ehemaligen deutschen Höfe in Medels (*Mutschnengia*, mit dem im Oberland auch sonst mehrfach nachgewiesenen deutschen Ortsnamen- bzw. Patronymikalsuffix *-ingen* in romanisierter Form[1]) und zuoberst im Tavetsch (*Tschamutt* erscheint urkundlich noch 1456 als *Zmut*, *Tzmut* = *Z'Mutt*); sie erscheinen uns gewissermaßen als Verbindungspunkte auf der Linie Wallis-Urseren-Obersaxen. Mit Recht weist Müller auch wieder auf die typisch oberländischen und oberhalbsteinischen *aclas* hin, welche in dieser Bedeutung dem

[1] Auf den betr. Abschnitt in Müllers Untersuchung, der sich hier auf die Mitarbeit Hubschmieds stützt, sei besonders aufmerksam gemacht (p. 376–387).

übrigen Romanischbünden fehlen und die schon R. Vieli und R. v. Planta an walserischen Einfluß denken ließen. Man sieht: an sehr konkreten, wenn auch immer nur mittelbaren Anhaltspunkten für die vermutete Einwanderung von Walsern über Furka-Oberalp fehlt es nicht mehr.

Diese Linie zieht Müller dann, gestützt vor allem auf sprachliche Kriterien, noch weiter nach Valendas, Versam und sogar ins Hinterrheingebiet nach Mutten hinüber.

Ich habe in meiner Arbeit über Mutten zu dieser Kombination selbst Anlaß gegeben (p. 488). Ich verhehle nicht, daß ich der Sache heute noch viel skeptischer gegenüberstehe als damals. So einleuchtend und in ihrer Gesamtheit sogar zwingend die rein historischen Argumente Müllers für eine direkte Verbindung von Obersaxen mit Urseren nach dem Oberwallis sind, so hinfällig erscheint mir die von ihm im Anschluß an Abegg, Bohnenberger, Brun, Szadrowsky und mich versuchte sprachliche Beweisführung. Unser gegenwärtiges Wissen um die bündnerischen Walsermundarten erlaubt nicht einen einzigen sichern sprachgeschichtlichen Schluß zugunsten der Furka-Oberalp-Hypothese. Von den bei Müller, *a. a. O.*, p. 356 ff. als Stützen seiner auf anderm Wege ja hinreichend belegten Ergebnisse zusammengestellten sprachlichen Kriterien hält kaum eines einer genauern Prüfung stand; eine ganze Anzahl von ihnen ist entweder gemeinbündnerwalserisch oder doch weiter verbreitet als nur in Obersaxen, Valendas, Versam und Mutten, kommt also für die Begründung einer sprachgeschichtlichen Sonderstellung dieser Orte von vornherein nicht in Betracht; von den nach diesem Abzug übrigbleibenden können die meisten und schwerwiegendsten anders erklärt werden. Ich gehe die von Müller in diesem Zusammenhang angeführten sprachlichen Erscheinungen schnell durch, um die Situation nach dieser Richtung ein für allemal zu klären.

Gemeinbündnerwalserisch ist die Bewahrung der geschlossenen Qualität des Primärumlauts vor Nasalverbindung in Wörtern wie *hennə* 'Henne', *leŋk* 'lang' (Adj.), *xlempə* 'klemmen' (tr.), *wentə* 'wenden', usw.: ich habe reichliche Belege dafür aus dem ganzen bündnerwalserischen Nordosten (Davos, Schanfigg, Prätigau) sowie Südwesten (Safien, Vals, Rheinwald, Avers); daß es an manchem dieser Orte in den einschlägigen Wörtern *ę* statt *e* heißt, so in Klosters und Furna, in Vals und teilweise in Safien, ist kein Einwand gegen unsre Behauptung: an diesen Orten ist der Primärumlaut auch vor andern als nasalen Konsonanten offen (*bęt* 'Bett'); es handelt sich hier also um eine andre *e*-Artikulationsbasis und nicht etwa um eine Sonder-

behandlung des Primärumlauts vor Nasalverbindung. — Gemeinbündnerwalserisch ist auch die Erhaltung des *n* vor *š* sowohl in ältern Wörtern wie *ųinš* 'uns', *ųnšlįk* 'Unschlitt' als auch in vermutlich jüngern wie *(p)fęnštər* 'Fenster', *kšpenšt* 'Gespenst'; Beispiele für Eintritt des sogenannten Staubschen Gesetzes in solchen Fällen sind mir aus dem Bündnerwalserischen nicht gegenwärtig. — Auch die Neigung zur Sproßvokal-Entwicklung zwischen Liquida und Nasal (mit erhaltenem, geschwundenem oder wieder eingeführtem Nasal) in Wörtern wie *ārə(m)* 'Arm', *tųrə(m)* 'Turm', *wųrə(m)* 'Wurm' usw. darf nach meiner Erfahrung als sämtlichen (nordöstlichen wie südwestlichen) Bündnerwalsern eigen bezeichnet werden. — Hier sind schließlich auch zu nennen zwei von den Kriterien, die Müller als charakteristische Übereinstimmungen zwischen der Obersaxer Mundart und der einen ältern Stand des Urnerischen repräsentierenden Mundart des Schächentals anführt: die Erhaltung der Kürze in offener Silbe vor Geräuschlenis (innerhalb der walserischen Mundarten Bündens dehnt in dieser Stellung einzig die schon stark zersetzte Mundart von Mutten, wozu *BSG* XIX, § 71) und das Ausbleiben der Entwicklung *w* > *b* in Fällen wie *ə blāwə rokx* 'ein blauer Rock', *dər kaffį įš gants lēwə* 'der Kaffee ist ganz lau' (die relikthaften Vorkommnisse von *b* (*blābə*, *lēbə*) im NO stützen die These der Sonderstellung von Obersaxen nicht, da erhaltenes *w* allgemein viel häufiger und gerade auch im SW, in Vals und Rheinwald, gut bezeugt ist). Von den genannten Kriterien berechtigt also, da sie gemeinbündnerwalserisch sind, kein einziges zur Annahme einer sprachlichen Sonderstellung von Obersaxen.

Nicht gemeinbündnerwalserisch, aber doch weit über den Kreis um Obersaxen hinausreichend sind folgende von Müller ebenfalls beigezogenen Erscheinungen. Die Verdumpfung von *ă* herrscht zum mindesten (mit Schwankungen im Grad) im ganzen walserischen Nordosten, fehlt aber auch im Südwesten (z. B. in Safien) nicht ganz. Was das lange *ā* betrifft, in dessen qualitativer Übereinstimmung zwischen der Mundart von Obersaxen und der eine ältere (in Uri und Urseren sonst bereits zugedeckte) sprachliche Schicht des Reußtals repräsentierenden Mundart des Schächentals Müller wieder einen Beweis für die engere Zusammengehörigkeit von Obersaxen mit Urseren sieht, so ist ihm schon in den Voraussetzungen ein Irrtum unterlaufen: ahd. *ā* ist in Obersaxen durch langes verdumpftes (!) *ā* vertreten, vgl. Brun, § 37, was ich aus eignem Material bestätigen kann; unverdumpft erhaltenes *ā* gilt dagegen gerade im Rheinwald und in Vals, also ausgerechnet in jenen zwei Walserkolonien, die nachgewiesener-

maßen nicht über die Oberalp gekommen sind! Man sieht an diesem Beispiel schön, wie vorsichtig man mit sprach- und besonders mit lautgeschichtlichen Kriterien umgehen muß. — Die Fortisierung alter Lenis im Silbenauslaut (*grap* 'Grab', *tak* 'Tag', usw.) sowie vor *l*, *m*, *n*, *w* (*gaplə* 'Gabel', *bẹssmə* 'Besen', *rẹknə* 'regnen', *lụtwịk* 'Ludwig') ist innerhalb der bündnerischen Walsermundarten nicht bloß in Obersaxen daheim, sondern auch in Safien, Vals, im Rheinwald und im Avers (und natürlich auch in Mutten, Versam und Valendas); sie bildet eines der deutlichsten und am strengsten in Erscheinung tretenden lautlichen Merkmale des gesamten walserischen Südwestens (einschließlich Obersaxens) gegenüber dem Nordosten. Dasselbe gilt von der damit augenscheinlich zusammenhängenden Lenisierung von alter und sekundärer Fortis im Satzinlaut zwischen Vokalen; für einschlägige Beispiele verweise ich der Kürze halber auf *BSG* XI, § 159 und XIX, § 131. — Die Vokalverkürzung vor (altem, oder sekundär verhärtetem) *p*, *t*, *k* (z. B. *wịp* 'Weib', *šịt* 'Scheit', *tsịk* 'Zeug') ist allerdings nirgends so konsequent durchgeführt wie in Obersaxen und Mutten; ich habe aber doch (neben herrschender oder mindestens gleich starker Längenvertretung) zahlreiche Belege für Kürzung in meinem Safier-, Valser-, Rheinwalder- und Averser Material (besonders *əs šnịt* 'es schneit', *rịpf* 'reif', usw.). Auch diese Merkmale kommen also für eine Isolierung von Obersaxen innerhalb der bündnerischen Walsermundarten im Sinne einer zeitlich oder geographisch anders verlaufenen Einwanderung nicht mehr in Betracht.

Wir stellen zusammenfassend fest, daß von den 13 von Müller ins Feld geführten sprachlichen Beweisstücken der Furka-Oberalp-These nicht weniger als zehn von vornherein wegfallen.

Was schließlich übrig bleibt, darf allerdings nicht auf die leichte Achsel genommen werden, läßt aber auch andre Deutungen als die von M. vorgeschlagene zu. Es sind dies: die Entrundung, die Palatalisierung von $\bar{u}$ ($> \bar{\ddot{u}}$)[1] und gewisse Wörter. Entrundung[2]

[1] Die in Obersaxen übliche Lautung *ɥα* für ahd. *uo* (vgl. *BSG* XI, § 52) darf trotz Brun (*a. a. O.*, § 66) nicht als Palatalisierung angeführt werden: das erste Element ist nach Brun, § 13 ja gewöhnliches offenes *u*, und das zweite Element erscheint in Obersaxen als lautgesetzliche schwachtonige Vertretung der verschiedensten Vokale, z. B. gerade auch von schwachtonigem *u* (vgl. *tagα* ahd. *tagun*, *BSG* XI, § 96, 1)!

[2] Ich berücksichtige hier nur die gewöhnliche, lautgesetzliche, d. h. alle überhaupt entrundbaren Vokale ergreifende Entrundung

zeigen in Deutschbünden von den walserischen Siedlungen außer Obersaxen noch: Valendas, Versam[1], Mutten und Schmitten — die beiden ersten wie Obersaxen selbst, und in der nächsten Nähe desselben, im Vorderrheintal, die beiden andern im Albulatal; dazu kommen (wenigstens für die ältere Zeit; heute überwiegen mehr oder weniger die rheintalisch-churerisch-schriftsprachlichen Formen mit nichtentrundetem Vokal): Thusis mit Sils und Masein im Domleschg bzw. am Heinzenberg, Tamins bei Reichenau sowie Felsberg zwischen Reichenau und Chur[2]. Für die Entrundung in

---

(*ü* > *i*, *ö* > *e*, *üə* > *iə*, *öü* > *ai*). Daneben kommt im bündnerischen Walsergebiet auch an sonst nicht entrundenden Orten eine rein okkasionelle Entrundung vor, die nur die Wörter mit *öü* in Mitleidenschaft zieht: *flaiġə* für *flöügə*, *laiġə* für *löügə*, *štaiḃə* für *štöübə*, *taiff* für *töüff*, usw.; sie ist besonders häufig in St. Antönien im Prätigau sowie im Avers, fehlt aber auch an den andern Orten (z. B. in Davos und in Safien) nicht ganz; die diesbezügliche, geographisch viel zu eng gefaßte Bemerkung Bohnenbergers, *BSG* VI, 61, Al. 2 (« ... auf einzelne Teile des Wallis beschränkt... ») ist in vorstehendem Sinne zu berichtigen. Die Erklärung der merkwürdigen Erscheinung hat wohl von dem zweiten Element auszugehen, das infolge seiner Unbetontheit zu *i* geworden wäre (vgl. *SchwId.* 5, 857 die Anm. zu *Lüt-Priester*!) und dann das erste Element in dieser Richtung mitgerissen hätte.

[1] Entgegen der bisher üblichen Auffassung (z. B. *BSG* XI, 202) zähle ich mit gewissen Vorbehalten auch *Tenna* am Eingang ins Safiental zu den entrundenden Orten, obwohl hier heute durchaus gerundete Vokale gesprochen werden. Für einstige Entrundung sprechen Vorkommnisse wie *triẹklə* für *trüəklə* ('Holzstück zum Anziehen und Festbinden des Heuseils' u. ä.), die freilich auch als Beeinflussung von Versam aus statt als Relikt einer ältern entrundenden Periode aufgefaßt werden können.

[2] Außerhalb von Graubünden entrunden folgende zwei Hauptgebiete (vgl. *BSG* VI, § 33):

a) das westliche Randgebiet von Basel bis ins Berner Seeland und in den Freiburger Sense- und südöstlichen Seebezirk; die nördliche Fortsetzung bildet das Elsaß und Baden von Istein bis in den fränkischen Landesteil;

b) ein südlicher, aber stellenweise tief in die Innerschweiz einschneidender Streifen mit dem ganzen deutschen Wallis (samt den südlichen Außenorten ohne Issime), Teilen des Berner Oberlandes, Unterwalden, Urseren und Uri; ob auch die von Bachmann, *Geogr. Lex.*, V, p. 75 festgestellte einstige Entrundung in Schwyz und Entlebuch hier einzugliedern ist, kann ich nicht entscheiden.

Obersaxen und den vorhin genannten übrigen bündnerischen Walserorten kommen zwei Erklärungen in Betracht: relativ späte autochthone Entwicklung auf romanischem Substrat, oder unmittelbare Fortsetzung der Südgruppe Wallis-Urseren auf dem Hintergrund der von Müller besprochenen Siedlungsvorgänge. Es ist nun wohl zu beachten, daß die Bündner Walser außer den soeben zusammengestellten Orten die Entrundung nicht kennen: sie müssen zu einer Zeit aus dem Wallis ausgerückt sein, als dort die Entrundung noch nicht durchgeführt war[1]; mit andern Worten: es gab also eine Zeit, wo das Wallis selbst noch nicht entrundete. Da nun die Bündner Walser oder doch ein Teil der Bündner Walser[2] nach den von K. Meyer edierten Urkunden erst im Laufe des 13. Jahrhunderts und zwar über die Zwischenstation südlicher Außenorte des Wallis nach Bünden gekommen sind[3], und da andrerseits die Auswanderung vom Wallis nach diesen südlichen Außenorten zufrühest ans Ende des 12. Jahrhunderts gesetzt wird[4], so muß man annehmen, daß das Wallis um 1200 herum noch nicht entrundete[5]. Die Ursener-Obersaxer Walser müßten also, wenn man ihre Entrundung als aus dem Heimattal mitgebracht deuten will, beträchtlich nach 1200 ausgewandert sein. Das steht aber in Widerspruch zu den jetzt von Müller auf anderem Wege ermittelten Daten[6], wonach als terminus ante quem der Kolonisation von Urseren spätestens (!) das 12. Jahrhundert zu gelten hat. Die Erklärung der bündnerwalserischen Entrundungsherde als Südstreifens auf dem Siedlungswege Furka-Urseren-Oberalp scheitert also schon an den chronologischen Verhältnissen. Sie ist aber auch sonst nicht sehr überzeugend. Wenn wir die Verbreitung der Entrundung in Graubünden überschauen, fällt uns sofort auf, daß es sich ausschließlich um Orte handelt, die noch heute in

[1] Vgl. BOHNENBERGER, *BSG* VI, 60 f.

[2] Auch abgesehen von den Obersaxer Problemen habe ich starke Bedenken, alle bündnerwalserischen Siedlungen auf den rheinwaldischen Nenner zu bringen: die sprachlichen Unterschiede zwischen der SW-Gruppe und der NO-Gruppe sind zu groß.

[3] *Bündn. Monatsblatt*, 1925, p. 201–216, 233–257, 287–292, und *Jahresbericht der hist.-antiqu. Ges. von Graubd.*, 57 (1927), p. 19–42.

[4] BOHNENBERGER, *BSG* VI, 28.

[5] Auf die zeitliche Stufung der Entrundung im Wallis selbst, wie sie BOHNENBERGER, *BSG* IV, 60 skizziert, brauchen wir hier nicht näher einzugehen: da unsre Siedlungen vom obern Wallis ausgegangen sind, verschieben sich die Daten höchstens zu unseren Gunsten.

[6] S. 356.

engster Nachbarschaft und z. T. sogar Symbiose mit entrundenden rätoromanischen Mundarten stehen: das gilt sowohl für Obersaxen, Valendas, Versam, als auch für Mutten, Schmitten, Thusis, Sils, Masein und für Tamins und Felsberg; wo sich diese Symbiose zugunsten stärkerer Anlehnung an Chur und das Churer Rheintal oder an nichtentrundende Walserorte gelockert hat, ist auch die Entrundung im Rückzug oder verschwunden (Felsberg, Tamins; Thusis, Sils, Masein; Tenna). Die Annahme rätoromanischen Substrats, welche Müller zu Unrecht nur beiläufig erwähnt, drängt sich geradezu auf; für die nicht walserischen Orte Bündens bildet sie überhaupt die einzige Erklärung.

Rätoromanisches Substrat möchte ich auch für die Palatalisierung von *ü* > *ü* annehmen. Sie ist allerdings bündnerwalserisch weniger weit verbreitet als die Entrundung, nämlich nur in Obersaxen und annäherungsweise (als Neigung) in Mutten; aber es ist sicher nicht zufällig, daß sie gerade wieder an Orten auftritt, wo die romanisch-deutsche Symbiose nachweisbar besonders stark war oder sogar noch ist[1].

Es bleibt eine Handvoll von Wörtern, welche nach Müller, der sich hierbei auf Brun, *BSG* XI, 198 stützt, « wahrscheinlich dem altfrankoprovenzalischen Patois des Unterwallis zugehörten ». So wichtig dieses Kriterium für die strukturelle Deutung des bündnerwalserischen Wortschatzes und der bündnerwalserischen Mundarten überhaupt ist, so unfruchtbar bleibt es vorläufig für unser Obersaxer Sonderproblem: die durch Brun an der von Müller angezogenen Stelle beigebrachten und als Argument für seine These verwendeten lexikalischen Beweisstücke verflüchtigen sich bei genauer Betrachtung Fall für Fall.

1. *ārbɑ* 'Arve' ist bündnerwalserisch nicht auf Obersaxen beschränkt; ich kann das Wort in dieser Form auch für Davos, Schanfigg und Prätigau bezeugen, soweit der Baum sachlich überhaupt vorkommt. Die Form mit *-f-* (*ārfə*) ist in walserisch Bünden

[1] Vgl. *BSG* XI, §§ 5, 8 und XIX, §§ 3, 5. Was ich *BSG* XIX, *a. a. O.* für Mutten ausgeführt habe, das gilt für Obersaxen in erhöhtem Maße. Die Zahl der aus dem rom. Oberland stammenden Frauen in Obersaxen ist außerordentlich groß; Obersaxen ist heute im großen und ganzen richtig zweisprachig: die meisten Obersaxer sprechen ebenso fließend romanisch wie deutsch. Der Satzton ist dabei in beiden Fällen genau der gleiche; wenn man einem Gespräch von weitem zuhört, ohne daß die einzelnen Wörter verständlich sind, kann man nicht unterscheiden, ob deutsch oder romanisch gesprochen wird. Übrigens geht beides oft im gleichen Gespräch durcheinander.

typische Eindringlingsform an Orten mit spärlichem Arvenbestand, z. B. Rheinwald, Vals, Mutten.

2. *lu̧gi̧* 'verschließbares Luftloch im Stall'[1] ist mir selbst allerdings in dieser Bedeutung vorläufig nur aus Obersaxen bekannt. Hieraus auf besonders enge Sonderbeziehungen von Obersaxen mit dem Wallis zu schließen[2], scheint mir zum mindesten unnötig. Das Wort kommt nämlich auch sonst in walserisch Bünden vor, freilich in andrer Bedeutung: 'Flickstück in Holzreifen, Holzgeschirren, Tischen, in der Wand'[3]. Der Bedeutungsunterschied ist nicht derart, daß man die beiden Wörter zu trennen gezwungen ist, — im Gegenteil: ihre funktionelle Korrelation weist geradezu auf Zusammengehörigkeit nach Art vieler gegensinnlicher Bedeutungsentwicklungen[4]. Von hier aus ergibt sich dann auch die Möglichkeit, unser Wort trotz dem volksetymologischen Geschmäcklein dieser Herleitung mit 'Lüge' zusammenzubringen: ähnliche Übertragungen sind gerade auf dem Gebiet des Stallbaues, aber auch sonst bekannt[5]. Der Flick, das Ersatzstück wäre in unserem

---

[1] *BSG* XI, 198. Es handelt sich nicht etwa um die Öffnung neben der Stalltür, das sog. *palkli*, sondern um eine Öffnung in der Seitenwand des Stalls; den Verschluß bildet ein genau in die Öffnung passender, an einem Eisenstift waagrecht um die eigene Achse drehbarer Holzklotz.

[2] *lu̧gi̧* als falsche Sg.-Rückbildung aus *lu̧gənə* nach dem Vorbild von *lu̧gi̧* 'Lüge': *lu̧gənə* 'Lügen', *brü̧gi̧* 'Stallbrücke': *brü̧gənə* 'Stallbrücken' usw.; **lu̧gənə* eigentlich alter Sg. < frankoprov. **lucanna*, cf. *BSG* XI, *a. a. O.*

[3] So oder ähnlich in Safien, Davos, Langwies, Schiers, Furna.

[4] Cf. Szadrowsky, *ZDM 19* (1924), 11 ff., bes. 55 ff., sowie *T 1* (1924/1925), 24 ff.

[5] R. Weiß erinnert mich an prät. *ínträi̯hi̧* f. 'Eintränke' als Bezeichnung der zwischen die Giebelbalken ('Zughölzer') eingelegten Holzstücke, die nicht mehr in die Firstbalken 'eingewettet', sondern gleichsam nur zwischen sie hineingezwängt sind: wie man einem etwas 'eintränkt'. — *lu̧gi̧* selbst kommt in Graubünden (nach einer mündlichen Angabe, die ich allerdings nicht habe nachprüfen können) auch vor als Bezeichnung eines bestimmten Knotens, der zur gelegentlichen Verkürzung von Heuseilen geknüpft wird: also wieder eine Umgehung der Wirklichkeit (der wirklichen Länge des Seils) zugunsten eines augenblicklichen praktischen Bedürfnisses. — Endlich macht mich A. Schorta auf rät. (Münster) *manzögnas* 'Aufschlagfalten (am Kleid, spez. an Ärmeln)' aufmerksam, das bes. schön in diesen Zusammenhang paßt.

Fall aufgefaßt als (absichtlich irreführende) Vorspiegelung eines noch intakten Ganzen[1].

3. Bei *xlīss* 'eingefriedigtes Weideland'[2] ist nach Brun rätische Herkunft deshalb ausgeschlossen, weil im fraglichen rätischen Gebiet nur Formen vom Typus *CLAUSU vorkommen. Nun zeigt aber, wie mir A. Schorta freundlichst mitteilt, das Material des Rätischen Namenbuches hinreichend, daß einst auch die Surselva den Typus *CLŪSU hatte: gerade das Obersaxen benachbarte Flond kennt *clis* als *FN*, ebenso Seewis i. O. Der Anlaut *x-* für rät. *c-* macht keine besonderen Schwierigkeiten, obwohl rät. *c-* walserisch gewöhnlich ja anders vertreten ist[3]; vgl. *xriak*, *BSG* XI, 188 (rät. *criec*). Das Vorkommen von *xlīss* in Obersaxen erklärt sich also leicht aus der rät. Nachbarschaft[4].

4. Das gleiche gilt von *brę́ntα* 'Rückentraggefäß für Milch'[5], das man versucht sein könnte, ebenfalls in diesem Zusammenhang zu nennen. Das Wort kommt nämlich in walserisch Bünden selten und in der angegebenen Bedeutung[6] überhaupt nur in Obersaxen vor: es läge also nahe, an seine Walliser Verbreitungszone anzuknüpfen und in diesen Verhältnissen einen neuen Beweis für die behaupteten engern Sonderbeziehungen von Obersaxen mit der alten Walserheimat zu sehen. Aber abgesehen davon, daß *brę́ntα* mit der hier in Frage stehenden Bedeutung nur im untersten Teil des deutschen Wallis (Salgesch, Leukerbad, Turtmann, Birchen) wirklich verwurzelt scheint, in den Vispertälern dagegen noch im Kampf mit *chibji* steht und im Goms wie dem ganzen obern Talstück (samt Binn) überhaupt fehlt, ist zu beachten, daß *brenta* im ganzen rom. Vorderrheintal daheim ist: das innerhalb der Bündner Walser isolierte und darum auffällige Vorkommen des Worts in der Bedeutung 'Rückentraggefäß für Milch' in Obersaxen sieht ganz

---

[1] Zu erwägen wäre schließlich Zusammenhang mit *lịkxə* f. 'Lücke'; vgl. mit ähnlicher Doppelstämmigkeit *brịgị* (< *brügị*) 'Boden des Viehstandes im Stall' und *brịkkə* (< *brükkə*) 'Brücke'. Allerdings machen sowohl die konsonantischen wie die vokalischen Verhältnisse bedeutende Schwierigkeiten.

[2] *BSG* XI, 49. Genauer 'verschiebbarer, transportabler Einfang für die Schafe zur sukzessiven Düngung der Allmende'; jeder Gemeindegenosse stellt ein *tịrrlị* 'Türchen' = Pferchabschnitt.

[3] Vgl. *BSG* XI, § 131; XIX, § 116.

[4] Wie das auffällige *kəlū́s* 'eingezäunte Wiese' in Sufers.

[5] Sowohl das ältere aus Holz wie das jüngere aus Blech.

[6] Über alles Nähere in der Verbreitung des Wortes in seinen verschiedenen Bedeutungen wird die Diss. von M. REIMANN Auskunft geben.

wie ein Ergebnis der an diesem Ort besonders engen deutsch-romanischen Symbiose aus.

5. Diese Auffassung wird gestützt durch eine Reihe von sichern rät. Lehnwörtern, die von den bündnerischen Walsern wieder nur Obersaxen hat[1]. Ich beschränke mich auf ein paar andeutende Beispiele aus der landwirtschaftlichen Terminologie. *kənáštrɑ* 'Heuzaine' kommt nur in Obersaxen vor. Die Sache selbst ist in deutsch-romanischen Kontakt- und Symbiosegebieten Bündens bezeichnenderweise auch sonst bekannt, aber unter andern Namen, z. B. in Versam, Valendas als *tsaiṇə* mit dem deutschen Namen, in Mutten als *kəwóŋɑ* mit dem mittelbündnerisch-oberhalbsteinischen Namen (Salux *tgavogna*). — Aus der besonders tiefgehenden Berührung von deutscher und romanischer Bevölkerung in Obersaxen erklärt sich auch der nur hier übliche Name der hölzernen Heu- und Mistgabel[2], *trɑwụ́tš*, vgl. Huonder, p. 102, TRIFURCIU (*trúəš, trúətš*) und Ascoli, *AGI 1*, 59 (*tarvuorsch, tarvursch*) sowie 62 (*tarvuirg, travurtsch*), Mat. *DRG* (durch Vermittlung von A. Schorta) *tarvutš* usw. — Besonders schön ist der Fall von *tenngassə* ('Tenngasse'). Das Wort, das in Obersaxen die ca. 35–45 cm hohen Wändchen zu beiden Seiten des Tenns (die Tennfassung) bezeichnet, ist vom Deutschen aus nicht recht verständlich[3]; es wird aber sofort klar, wenn wir das sachlich genau entsprechende rät. *cassa* (so z. B. in Tavanasa) zugrundelegen: sei es als Erweichung des rom. *c-* im deutschen Munde, sei es eher als durch den Anklang verursachte Vermischung mit dem deutschen Wort. — Einen ganz ähnlichen Fall stellt das von W. Mörgeli in Obersaxen notierte *puntyoχχ* 'Doppeljoch' dar, das ich allerdings nur dürftig bestätigen kann[4]: wir haben hier eine unmittelbare

[1] Das ganze *BSG* XI, 187–197 zusammengestellte Material in diesem Sinn fruchtbringend zu gestalten, würde erst durch eine sorgfältige Wortgeographie der rät. Lehnwörter in Deutschbünden ermöglicht.

[2] Als Heugabel zum Zetten, *štrịtšə*, als Mistgabel zum Verkleinern, *árībə*.

[3] Daher der Versuch eines meiner Gewährsmänner in Obersaxen, die Bedeutung des Worts von der Tennfassung auf den Winkel zwischen dieser und dem Tennboden zu verschieben; vgl. übrigens *BSG* XIX, 66 zu *teŋgassə*, das mir erst von hieraus klar geworden ist!

[4] Ich habe in Obersaxen das Wort von keinem einzigen Sujet spontan bekommen; auf direktes Befragen wurde es als nur im Rom. gebräuchlich oder veraltet bezeichnet; vgl. immerhin den Valendaser Beleg, *SchwId. 3*, 7.

Übernahme des rät. *giuf da punn*[1] — vielleicht mit lautlich und sogar bedeutungsmäßig gestütztem Hineinspielen von deutschem *bund*[2].

Diese paar Beispiele[3] dürften das Milieu der Obersaxer Sprachverhältnisse hinreichend vergegenwärtigen und damit auch die früher besprochenen Fälle in das richtige Licht stellen. Es scheint mir methodologisch unter diesen Umständen erlaubt und sogar geboten, bei allem, was Obersaxen betrifft, immer zuerst nach Anknüpfungsmöglichkeiten im Rät. zu suchen; erst was dann noch unerklärt bleibt, mag mit der eigentlichen Wanderungsgeschichte in Zusammenhang gebracht und für die behauptete Sonderstellung von Obersaxen innerhalb derselben ausgebeutet werden.

Ich glaube, die Unbrauchbarkeit der heute zur Verfügung stehenden sprachgeschichtlichen bzw. -geographischen Kriterien für die Stützung der Annahme besondrer Wanderungs- und Siedlungsverhältnisse unsrer Obersaxer Walser genügend nachgewiesen zu haben. Über diese Annahme an sich ist damit nichts ausgesagt: ich halte sie im Gegenteil nach den jüngsten Ausführungen Müllers für sehr wahrscheinlich. Noch viel weniger beeinträchtigt meine Kritik die größern geschichtlichen Ausblicke des Müllerschen Aufsatzes über den Einfluß der Walser auf den Gotthardweg; das alles stand hier gar nicht zur Diskussion.

R. Holzenköcherle.

*

ALF LOMBARD, *L'infinitif de narration dans les langues romanes, étude de syntaxe historique* (Uppsala 1936), 310 S.

Der Verfasser entwickelt sich immer mehr zum ersten Syntaktiker seines Landes auf romanistischem Gebiet und zeigt, wie schon in seinem Buch über den Nominalsatz (dem unser Buch über einen bestimmten Typus des Nominalsatzes logisch sich angliedert), die Fähigkeit, ein oft behandeltes Sprachphänomen

[1] Dardin *ǧuʃ dɑ pṷn*, Kästris *ǧuf dẹ pṷnt* (nach Mitteilung von W. Mörgeli).

[2] Dagegen kommt ⌜Bundjoch⌝ selbst im deutschbündn. Gebiet als Bezeichnung des Doppeljochs nicht vor.

[3] Wozu vielleicht trotz der von J. JUD, *VRom. 2*, 190 angedeuteten Schwierigkeit auch das Vb. *hịtsərə* 'auf dem Grat Mittagsrast halten' (vom Vieh; dazu vermutlich der *FN hịtsèkkə*) gehört, das außer für Mutten (*hịtsən*) bezeichnenderweise auch für Obersaxen belegt ist, vgl. *BSG* XI, § 32.

durch gründliche Beschreibung und Beschaffung neuen Materials (aus romanischen und nichtromanischen Sprachen) zu umgrenzen, die von den Romanisten vorgebrachten Erklärungen zu überprüfen und mit ausgezeichnetem Sprachgefühl den stilistischen Wert der betreffenden syntaktischen Wendung klarzustellen. Es läßt sich, wie ich glaube, über seine Arbeit im Augenblick kaum hinausgelangen, höchstens wäre eine noch genauere Versenkung in die Schriftstellerpersönlichkeiten und Untersuchung ihres Verhältnisses zum historischen Infinitiv (wie sie bei Verf. schon für La Fontaine, Saint-Simon u. a. vorliegt) möglich. Für Lombard ist der hist. Inf. eine Schöpfung der einzelnen romanischen Sprachen, in direktem Zusammenhang mit dem spätlat. hist. Inf., indem dieser sehr viel näher an das romanische Schrifttum heranreicht als man bisher angenommen hat (9.–12. Jh.); die verschiedenen romanischen Sprachen zeigen ihn zu verschiedenen Zeiten, besonders spärlich ist er im Katal. entwickelt, wenngleich auch grade hier (ebenso wie fürs Prov.) Verf. alte Beispiele beizubringen trachtet; grade, wo der hist. Inf. jung ist, lebt er intensiv (ital., ptg.), im Span. u. Frz., wo sein Alter bewiesen ist (im Frz. seit 12. Jh.), lebt er nur kümmerlich. Er ist eine Eigentümlichkeit des epischen Stils und steht nach Verf. in der Mitte zwischen objektivem Bericht und affektischem Ausruf, wie ich selber in meiner Studie (*ZRPh. 50*, 33 ss.) angenommen hatte, um das *de* im Frz. zu erklären.

Hier einige kritische Bemerkungen:

S. 33, Anm. 1. In dem La Font.-Beispiel: *Est-ce la mode Que* **baudet** *aille à l'aise, et* **meunier** *s'incommode?* scheint mir eher der generelle Gebrauch der artikellosen Tiernamen als die familiäre Individualisierung (wie etwa *lièvre écouta la chasse*) vorzuliegen: es handelt sich ja in dem Satz um eine (erfragte) *Norm*.

S. 95. Das katal. Beispiel des 17. Jhs.:

Lloch era aquest de emplear
Mil amorosas rahons,
A no arrestarme la llengua
Dins la boca de temor.
Recelím' de enterbolir
Sa puresa, pero ab tot
Així me arrisquí á parlarli...

enthält doch, trotz des Einspruchs unseres Verf., einen *konditionalen* Infinitiv, nicht einen historischen: 'Es wäre jetzt am Platz gewesen, tausend verliebte Reden zu führen, wenn nicht die Angst meine Zunge im Munde festgehalten hätte' — die Fortsetzung (*me arrisquí á parlarli*) ist zu deutlich. Ferner ist wohl ein *negativer* hist. Inf. ziemlich selten: im hist. Inf. wird doch

berichtet, daß etwas stattgefunden, nicht daß etwas *nicht* stattgefunden hat; ferner wird im allgemeinen das Subjekt als das handelnde Prinzip *vor* den Infinitiv gestellt, weil ja die ganze Überraschung erst in dem das Verb ersetzenden hist. Inf. liegt. Auch in dem Beispiel:

Aqueix [Apollo], puig, anant un dia
Sa carrossa gobernant,
Ab tal pausa que podían
A no trobarse enfrenats
Los cavalls, molt á son salvo,
Pera satisfer la fam
De tan prolixa jornada,
Tirar mes ensá, ó cullá:
Anant puig en esta forma....
Va descubrir una xica....

ist nicht hist. Inf. anzunehmen und zu übersetzen: 'Les chevaux de tirer de côté et d'autre...', sondern *tirar* hängt von *podian* ab, das, nebenbei bemerkt, zur selben Konditionalperiode gehört wie sie im vorigen Beispiele angenommen wurde (**a** *no trobarse enfrenats los cavalls podían* 'wenn sie nicht angeschirrt gewesen wären, hätten die Pferde dahin und dorthin ziehen können') — die locker fallende Periode, deren Nebenbestimmungen erst mit *anant puig...* zusammengerafft werden, soll selbst die lockere Lenkweise (*ab tal pausa!*) des mythologischen Himmelskutschers andeuten — ein hist. Inf. würde mit seiner Dynamik die entzückende Lässigkeit des Ausdrucks unterbrechen. Damit sind die kat. Beispiele des 17. Jhs. beseitigt und es sind eigentlich nur solche des 19. Jhs. vorhanden.

S. 96. Das Beispiel aus *Pin y Soler* mit *a fer visitas fins a mitjdia!* scheint mir, wie das Rufzeichen zeigt, einen hist. *Imperativ* zu enthalten, vgl. meinen Artikel *Syntaktische Notizen zum Katal., RDR 6*, 135 ss.

S. 97. Das kat. Verb *enxancarrarse*, das Verf. Schwierigkeiten bereitet, ist gleich *axancarrar-se* 'eixamplar les cames', *axancarrat* 'a horcajadas' (*Dicc. Aguiló*), mit Präfixtausch *a-* > *en-*, also etymologisch mit frz. *déhancher* zu vergleichen.

S. 97. *La llar, refredada; el llit, sense fer; el matrimoni,* **a plorar qui** *sap aon*; — kein Inf. hist., sondern, wie die partizipiale Parallelkonstruktion verrät, eine Art Gerundium-Äquivalent, vgl. frz. *le foyer refroidi, le lit défait, le couple* [occupé] *à pleurer*, im Span. Typus *estaban á componer*, Verf. S. 155.

S. 98: Verf. fragt sich nach dem Grund der Seltenheit des hist. Inf. im Katal.: er sieht ihn in der Konkurrenz des Typus *vaig venir*. Da dieser aber im Katal. grammatikalisiert ist (einfach

Perfectum historicum), so muß eine sozusagen kräftigere Konkurrenz herangezogen werden: ich sehe sie im historischen Imperativ, der in allen möglichen Spielarten (s. auch oben zu S. 97) erscheint, vgl. Verf. S. 115 ss.

S. 101. In dem Berceo-Vers *manetraronlos luego como vinien fellones* ist sicher, wie Verf. u. a. in der Anmerkung anregt, *vinien fellones* zusammenzunehmen. *venir* hat dabei die materielle Bedeutung 'kommen', und solche Fälle führen zu dem phraseologischen Gebrauch, wie im altspan. *vençudo vinie* 'er kam als Besiegter' > 'er war besiegt', den W. Matthies, *Die aus den intransitiven Verben der Bewegung und dem Partizip des Perfektes gebildeten Umschreibungen im Spanischen* (1933) und H. Meier, *Está enamorado — anda enamorado* (*VKR 6*, 308) behandeln.

S. 113. Die katal. Beispiele *mas lo cavall... diu-se que dix al caçador...*, *se diu que li dix la rabosa* haben nichts mit dem Typus lat. *itaque crevit quicquid crevit, tamquam favus*, aprov. *cerca que cerca*, prov. *cour que couriras*, sp. *dále que le das*, it. *e io corri che te corro* zu tun, sondern enthalten ein *diu-se* = *dicitur* 'es wird erzählt', so daß *diu-se* (*se diu*) *que se dix* = lat. *dixisse dicitur* 'er soll gesagt haben': es ist das eine volkstümliche Erzählungsform, die das Erzählte als eine Erzählungs*tradition* darstellen will.

S. 118 f. Die Deutung der cervantinischen Wendung *pero porfiar que porfiar* : *cinco personas vinieron apenas* 'on eut beau insister, c'est tout au plus si cinq personnes vinrent', mit dem *que* des Typus *dale que le das*, ist absolut überzeugend: die Vereinzelung des Inf. in diesem Fall läßt sich überwinden, indem man den *deskriptiven* Infinitiv (wie etwa in *Elena y María* S. 105: *E cantan quirios e prosas*, **Crismar e bautizar** *E omnes muertos* **soterrar**) annimmt: 'insister de toutes forces — c'est tout au plus si....'. Dieser Inf. *porfiar* ist ursprünglich ein *Rat*, den man dem Partner gibt, und damit sind wir in der Nähe der *befehlenden* Form eines **porfía que porfía*. Man könnte allerdings zum selben Resultat auch kommen, wenn man die andere Spielart des Inf. + *que* + Inf.-Ausdrucks heranzöge, die Verf. S. 119, N 1 erwähnt: afrz. *vendre que vendre*, sp. *mal que mal* = '*vendre* [est ce] *que vendre* [est], sc. pas plus'. Also: *porfiar que porfiar* 'insister est ce qu'insister est', d. h. 'sich-versteifen nützt soviel als sich-versteifen eben nützen kann, es kamen doch nicht mehr als 5'. Der Typus: × + *que* + × ist nach Fällen wie *dale que dale* zum Exponenten der Intensität und Hartnäckigkeit geworden, vgl. die Beispiele mit Substantiv (*¡rumbo que rumbo!*), Interjektion (*tene que tene*), Adjektiv (*firme que firme*), die ich in *Aufs. z. rom. Synt. u. Stil*, S. 198 ss., *Lexikalisches aus dem Katal.* S. 143 s. gebe.

S. 120. Das Beispiel aus Espinel *...y el señor cuero, callar* 'et monsieur le sac de cuir de se laisser faire' ist sehr bezeichnend wegen der familiären Personifikation des Subjekts des hist. Inf.: der Weinschlauch muß, um Subjekt dieser Erzählungsform zu sein, als tätig, also irgendwie menschlich angeschaut sein, vgl. frz. Stellen aus dem 16. Jh. wie *flacons d'aller*, wo das *Verb* die Anthropomorphisierung übernimmt (vgl. Verf. S. 234) — wie übrigens auch *callar* der span. Stelle menschlich gedacht ist.

S. 121: *Alcalde de Zalamea* I, V. 10 ss.: Rebolledo: ...pues es cierto

Llegar luego al comisario
Los alcaldes á decir
Que si es que se pueden ir,
Que darán lo necesario.
Responderles, lo primero,
Que es imposible, que viene
La gente muerta; y si tiene
El concejo algun dinero,
Decir: « Señores soldados,
Orden hay que no paremos:
Luego al instante marchemos ».
Y nosotros, muy menguados,
A obedecer al instante....

Für Verf. sind *responderles, decir, á obedecer* hist. Inf.: « Il est certain que les fonctionnaires municipaux viendront aussitôt au commissaire lui dire que... Lui (le commissaire) de leur répondre que la première chose (c'est-à-dire que les soldats puissent continuer leur marche, « pueden ir ») est impossible, car la troupe tombe de fatigue. Et si le conseil municipal a quelque argent, le commissaire de dire: '....' Et nous, pauvres lâches, d'obéir aussitôt à cet ordre ». Wenn wir selbst hist. Inf. annähmen, so wäre er eigenartig, nämlich in einer (historischen) Darstellung erst in der Zukunft sich ereignender Geschehnisse gebraucht. Allerdings kommt derlei vor, ein frz. und ein kat. Beispiel steht bei Verf., S. 235; vgl. noch Félix de Grand'Combe, *En croyant aux roses*, S. 189: « Si vous le [le terme 'peut-être'] cherchez dans un dictionnaire franco-anglais, *vous verrez* qu'on lui donne comme correspondant... Vérifiez par la double pesée et cherchez 'perhaps' dans un dictionnaire anglo-français: *vous ne manquerez pas* d'y trouver ...Consultez d'ailleurs autant de personnes bilingues qu'il vous plaira, demandez-leur si ces deux termes se correspondent, et *toutes, sans hésiter, de vous dire*:...» (= 'et toutes... vous diront'). Dem nfrz. wie dem sp. Beispiel sind also gemeinsam die Darstel-

lung eines futurischen Sachverhalts in der Form der *notwendigen Abfolge*, die sonst das Charakteristikum der historischen Darstellung ist[1]. Für mich scheint klar, daß der pessimistische Soldat aus seiner Erfahrung heraus einen unabweislich sicheren Ablauf der Ereignisse voraussagt, daß also *es cierto* immer vorschwebt, daß höchstens *a obedecer* ganz losgelöst ist und tatsächlich einen hist. Inf. zum Ausdruck von Futurischem enthält, wobei mit *y nosotros* . . . die (notwendige, aus dem Vorhergehenden folgende) Reaktion (das Einschwenken) der Soldaten gemalt ist: 'und wir natürlich, gebrochen wie wir sind . . .'. *Lo primero* (25) wird übrigens nicht Subjekt des ersten *que*-Satzes sein, wobei die Wortstellung auffällig wäre, sondern adverbial-temporal = 'zuerst': damit ist das heimtückische Verfahren des Kommissärs glänzend gezeichnet: *zuerst* ist er Verfechter der Interessen der Soldaten: 'Die Truppe ist tot, kann nicht weitermarschieren', *dann*, wenn durch seine soldatenfreundliche Haltung der reiche Gemeinderat weicher geworden ist (das Geldgeben an den Kommissär wird delikat übersprungen), fabelt er den 'Herren Soldaten' einen militärischen Befehl des Weitermarschierens vor: in dem *lo primero* liegt also die Andeutung der raffinierten Taktik des Mürbemachens durch Zeitgewinnen, Hin- und Herverhandeln, Sich-auf-Seite-der-Soldaten-stellen: als der Kommissär Geld bekommen hat, ist plötz-

[1] Dieselbe Nuance des Notwendigen enthält auch der hist. Inf., wenn er von präsentischem Sachverhalt ausgesagt wird; ARON-DANDIEU, *Décadence de la nation française*, S. 50: « La France, ayant commencé plus tôt, garde, dans la marche du mal, une avance indiscutable. Politiciens de discuter sur la forme de gouvernement d'un pays atteint dans ses forces vives: ils sont un peu comme . . . » Zugleich zeigt sich im hist. Inf. die Stellungnahme des Autors, der das Treiben der Politiker mit kritischem Blick begleitet.

Ein interessantes Beispiel, das unsere Konstruktion gar nicht in Bezug auf die Vergangenheit zeigt, sondern nur als reinen Ausdruck der unmittelbar folgenden Stellungnahme: THÉRIVE schreibt über Tristan Derème (*Temps*, 3. IX. 1936): «*On éprouve peut-être* du respect humain à s'y complaire. *On se dit*: ce sont divertissements, mots, choses du passé. Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle! *Et de se rappeler* avec crainte les «acrostiches insolents» qui menèrent, selon Verlaine, l'Europe à son extrême décadence. Mais pourqoi? Ce sont là des scrupules un peu sots». *et de se rappeler* = 'et on se rapelle (peut-être)', wobei auch das unbestimmte Subjekt als eine neuere Erweiterung der Konstruktion zu beachten ist.

lich sofortiger Abmarsch (*luego al instante*) notwendig! Man beachte auch wie das Hin- und Herverhandeln durch die indirekte Rede (je zweimal *que* in den Reden der Alcalden und des Kommissärs), die für die Soldaten schließlich herauskommende neuerliche Plackerei durch die direkte Ansprache: *Señores soldados* ... ausgedrückt wird. Ein glänzendes Beispiel für Calderons satirische Charakterisierungskunst!

S. 129. Eine Widerlegung der Gamillscheg'schen Annahme, daß in *non è chi farlo* das Imperf. Konj. stecke, findet sich schon in meiner Besprechung des Gamillscheg'schen Werks, *ASNS*, 1913.

S. 144. Die Stelle aus dem Lied des Leporello in Mozarts « Don Giovanni » heißt im deutschen Text:

Keine Ruh bei Tag und Nacht,
Nichts was mir Vergnügen macht,
Magre Kost und wenig Geld,
Das ertrage wem's gefällt.

Man sieht, daß der Übersetzer die infinitischen Ausrufe des Ital. syntaktisch angeknüpft und in einen Satz eingebaut hat, der etwa den von Verf. S. 192 erwähnten gleichkommt.

S. 157. Das «translokale» *ad*, das in mehreren südromanischen Sprachen den hist. Inf. einleitet, kann man sich durch deutsches *an* (*ans Essen!* wie *ran an die Gewehre!*) vergegenwärtigen: es stellt sich allerdings die Frage, ob wir nicht doch bei *ad* + hist. Inf. (wie oben in dem katal. Beispiel) ursprünglich imperativischen Gebrauch annehmen sollen.

S. 171. Über den stilistischen Wert von *de là à* + Inf. und überhaupt das «deduktive» *de là* bei Saint-Simon; vgl. Rez., *Rom. Stil- und Literaturstudien*, II, S. 10: es ist dies einer der Punkte, wo die « Schriftstellersyntax » abgehoben werden müßte von der «Sprachsyntax»: zweifellos verwendet Saint-Simon eine alte sprachliche Wendung, wie Verf.'s Zusammenstellung mit ital. (*qu*)*indi a*, kat. *d'allí á* lehrt — aber *gehalten* hat sich dieser Archaismus bei Saint-Simon nur durch eine bestimmte Konstellation seiner Psyche.

S. 182. Verf. zeigt hübsch den Gegensatz auf zwischen « le caractère précis du fait et le vague de la forme », wenn etwa Morand in *Rien que la terre* zu Beginn eines Buchkapitels eine tatsächlich stattgehabte Reise in dieselbe Form der Wünsche, Phantasien usw. ausdrückenden Infinitive kleidet:

> « De New-York à Vancouver, *traverser* l'Amérique comme un projectile et n'y *entrer*, pour ainsi dire, qu'en séton. Derrière les gratte-ciel de la Ville Basse... se trouve la gare centrale... Remontée de l'Hudson... Chutes du Niagara... Chicago. ...Maintenant, la Prairie »,

wie etwa zu Beginn des 1. Kapitels vage Reisewünsche im allgemeinen:

« Tantôt *pédaler* sur les latitudes..., tantôt *se laisser glisser* jusqu'au bas des longitudes lisses... Au risque de perdre l'équilibre, *s'arrêter* tout à coup, posé sur le globe... »

Es bleibt aber noch der stilistische Grund dieses Gebrauchs klarzustellen: offenbar *soll* über die Realität der Reise keine Präzisierung erfolgen (die Goncourts hätten in ihren Tagebüchern diese Reise als durchgeführte dargestellt: ...*traversé* ...*entré*), die Grenzen zwischen Phantasie und Realität sind aufgehoben. Die Reise ist gleichsam, auch in ihrer Durchführung, ein Wunschgebilde: sie ist nie eigentlich durchgeführt, sondern ein Zukünftig-Ersehntes, Bewegliches. Auch hier muß man die Psyche des Schriftstellers befragen: Paul Morand ist, wie Denis Saurat, *Modernes*, S. 53 richtig herausarbeitet, der Sucher immer neuer Sensationen: « Paul Morand..., dans ses livres de voyage, et par le besoin de quitter le monde lui-même (*Rien que la Terre*), a donné les exemples les plus mémorables de cette fuite. Il a été le plus traqué des voyageurs traqués. C'est qu'il a été plus livré à la sensation peut-être qu'aucun des modernes.... On dirait presque qu'il a rejeté de lui l'art lui-même, tant il s'est consacré à jouir et à fuir. Il a été en cela le plus typique des modernes, et c'est à juste titre que la chronologie lui a réservé l'honneur de frapper le premier la note moderne. » Es ist also dieser unartikulierte Infinitivschrei bei Morand die sprachliche Spiegelung der Flucht in Genuß und — Flucht. Man beachte, daß obiger Beginn des 2. Kap. überschrieben ist: «Atlantique — Pacifique» und den « esprit de vitesse » in seiner Höchstleistung der Durchquerung eines Kontinents zeigen soll — der moderne Blitzzug ist mehr Traum als Wirklichkeit —, daß die letzten Worte des vorhergehenden Kapitels das « zeitgenössische » Voltaire-Zitat enthalten: « Comptez que le monde est un grand naufrage et que la devise des hommes est: *Sauve qui peut* », endlich daß in dem 2. Kapitel («Atlantique — Pacifique ») gelegentlich eine der Traumstationen (die doch offenbar vom Autor schon durchmessen sein müssen) im Futur dargestellt sind:

Le Canada.

On parle de deux Canadas, le français et l'anglais: il en est, semble-t-il un plus grand et plus moderne, troisième du nom, le Canada américain. *Il ira jusqu'au Pacifique.*

Gewiß, beim Eintritt in Kanada kann sich Morand gesagt haben: « Ce Canada américain ira jusqu'au Pacifique », aber auch

das beweist den halluzinatorischen Stil des gehetzten Globetrotters.

S. 234. Verf. hebt hervor, daß bei La Fontaine die sonst wenig mit dem hist. Inf. verbundenen Auxiliare *avoir* und *être* vorkommen. Ich zitiere seine beiden Beispiele ausführlicher:
(Fabeln XIV/14):

On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme *d'avoir* chiens, chevaux et carrosses:
Ses jours de jeûne étoient des noces.

(Fabeln II/18: La chatte métamorphosée en femme):

...Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris *de revenir*, femme d'*être* en posture:
Pour cette fois elle accourut à point.

Verf. nimmt für den 2. Fall die Erklärung Radouant's an: «de nouveau la femme prend position» und sieht in *être en posture* eine Bewegung. Das ist offenbar unrichtig: La Fontaine hätte die Bewegung durch *se met en posture* ausdrücken können. Nein, er will zweimal (*aussitôt... est sur pieds, femme d'être...*) die Lauerstellung der Katze, die in eine Frau verwandelt wurde, darstellen, die ihr wirkliches Katzennaturell im Augenblick des Auftauchens der Mäuse sofort enthüllt, und diese Lauerstellung ist eben eine auf Bewegung hin gespannte, augenblickhafte *Ruhe*. Die spontane Aktivität der Katze ist die Herstellung dieser gespannten Ruhehaltung. Der *de*-Ausdruck ist kritische Stellungnahme des beobachtenden Dichters. Diese kritische Nuance liegt auch in dem *d'avoir* des ersten Beispiels: der in *mon homme d'avoir* mitgeteilte Sachverhalt betrifft dieselbe Zeit und denselben Zeitaspekt wie der im vorhergehenden Vers mit dem Impf. *on parloit* mitgeteilte, die Wendung mit dem *de*-Infinitiv gibt nur die distanzierte Stellungnahme des Autors zu diesem Sachverhalt hinzu. Es ist die Frage, ob diese Nuance erst möglich geworden ist vom Augenblick an, da *de* zum hist. Inf. hinzutrat.

S. 249. Ich glaube nicht recht an die Erklärung von mfrz. *et le disner* **estre fait**, *grâces dictes à Dieu, s'en parloit chacun* als Kontamination von *le dîner fait* (Part. abs.) + *être fait*, weil man nebeneinander hatte: *il vit sa jambe coupée* und *il vit sa jambe être coupée*. Eine solche Erklärung ist mehr im Stil der älteren Generation, die gern aus «falschen Analogien» erklärte, ohne sich um das Warum, den Lust- oder Affektgewinn für den Sprecher, bei einem solchen Fehler zu kümmern. Für mich liegt, wie ich schon *Aufsätze z. rom. Syntax u. Stilistik*, S. 227 N., ausführte, ein Anako-

luth vor: statt *et le disner estre fait et partir, c'estoit tout un* sagt man mit Aufgabe des Ursprünglichen unsere Wendung und behält von der ursprünglichen Fügung den Gedanken der Gleichzeitigkeit oder unmittelbaren zeitlichen Aufeinanderfolge der beiden Handlungen. Es ist das etwas Ähnliches wie die zu derselben Zeit belegte mfrz. Wendung *Tantost qu'elle fut partie,* **et** *bon mary de monter à cheval* (Verf., S. 237 gegen Meyer-Lübke, *Rom. Synt.*, § 652, der zu formalistisch ist), wo durch das Haupt- und Nebensatz verbindende *et* (das bei einem Vordersatz *il fut parti* verständlich wäre) diese Gleichzeitigkeit unterstreicht. Ich habe *a. a. O.* deutsche Parallelen gebracht: die deutschen Fälle, die Verf., S. 280 bringt, wie *Er das sagen und auf'n Tisch hauen* scheinen mir auch gedacht mit der Ergänzung [*war eins*][1]. Vgl. ptg. Konstruktionen wie *falar no mau* **e** *logo aparece* (J. Ribeiro, *Frazes feitas*, II, S. 153), sp. *Tanto y tanto revolotear alrededor de la llama, la mariposa se quemó las alas.*

Ich vermute in dem früheren Auftauchen der *estre*-Konstruktion (ab 1429) gegenüber der mit dem Hilfsverb *avoir* (½ Jahrhundert später) eine Bestätigung meiner Auffassung: *estre* steht bei einem passiven oder intransitiven Verb, stellt also einen Zustand dar, wogegen *avoir* für Handlung reserviert ist: es ist klar, daß man bei unserer Konstruktion eher le 'fait accompli' als 'l'action qui s'accomplit' braucht: es soll ja gesagt werden, daß dieser *Zustand* und ein anderer gleichzeitig *waren* — *dadurch* erscheinen die Handlungen, die zu diesen Zuständen geführt haben, um so mehr verflossen.

S. 253. Über die Konstruktion *je croyais qu'il l'avait oublié et devoir le lui reprocher* vgl. Ebeling in dem Aufsatz *Zur Asymmetrie im Ausdruck im Altfrz.* (Abhandl. ... Tobler dargebracht, 1895), S. 349.

S. 260. Der nfrz. Sinn von *voilà bien instruire une affaire!* = 'j'appelle cela bien instruire une affaire' entspricht dem von nfrz. *voilà qui est nouveau!* (wogegen *voilà ce qui est nouveau* wirklich präsentativ wirkt). Vielleicht kann man den Unterschied von *voilà* und *voici* (*voici venir...* 'hier kommt...') so fassen, daß *voilà* eine stärkere Verwachsung von Verbform und Lokaladverb zeigt als *voici*: *voilà* ist gleich ital. *ecco*, dtsch. *da*, während in *voici voi* + *ci* deutlicher auseinandertreten: 'hier ist'.

Baltimore, Md. *Leo Spitzer.*

★

[1] Vgl. JAROSLAV HAŠEK, *Schwejk*, in der Übersetzung in Prager Deutsch von Grete Reiner, II, S. 74: «Ich an seiner Stelle sein und mir das jemand sagen, die Knie täten mir wanken», was abbiegt von einer Wendung: «ich an seiner Stelle sein und mir das jemand sagen — und die Knie mir wanken würde eins sein», wobei eine hypothetische Konstruktion herauskommt.

SIMONIN BAZIN, *Voilà taxi!*, Paris, Gallimard, 1935.

Ich möchte die Fachgenossen auf diesen Roman aufmerksam machen, weil er einen Einblick in das Argot der Pariser Taxi-Chauffeure gibt und im Anhang auch ein Glossar beigefügt ist, das einen großen Teil — nicht alle! — der Argotausdrücke, auch oft abgesondert als « argot taxi » vom « argot clochard », «...loufiat » (der Kaffeehauskellner), «...milieu », «...police », enthält. Über diesen Chauffeur-Argot äußert sich Verf., S. 107 des Romans:

« Et n'est-ce pas encore, comme ce livre en fait foi, chez les chauffeurs de taxis que survivraient les derniers lambeaux de l'argot populaire? C'est là, bien mieux que les fadaises et les gestes composites qui ridiculisent les snobs, la partie vivante de la langue — l'argot, le « jar », n'est pas une langue stable, car c'est avant tout l'expression d'un tempérament, le tempérament populaire qui renouvelle constamment son vocabulaire — une sorte de poésie à l'état brut et aux envols spontanés dont les traits, lancés par quelque enfant des faubourgs en veine de trouvailles, passent un peu plus tard dans la bouche des bourgeois qui n'ont jamais rien de plus empressé que de nous emprunter nos mots vaches et nos truculences. C'est alors, dès que le hasard le fait passer dans le domaine public, que l'expression ou le vocable, cessant en fait d'appartenir à l'argot se trouve dédaigneusement rejeté par les puristes des faubourgs qui ne l'emploient que faute de mieux et épient parmi la coterie la prochaine trouvaille qui le remplacera. » Beispiel: *resquilleur*, *resquiller*, von den Argotsprechern abgelehnt, seit sie vom Kino in Salon und Zeitung verpflanzt wurden.

Die Phantasieleistung des Argots der Chauffeure besteht bei Halbproletariern, die zum Bürgertum hinstreben und von ihm korrumpiert werden, anderseits sich vor der Polizei, den Arbeitgebern, den konkurrierenden Berufsgenossen (und -genossenschaften) verteidigen, auf Kosten des Fahrgasts natürlich, besonders in der sprachlichen Ausschmückung gewisser Vorstellungen, so des Ausdrucks für die Geldsorten, die als Fahrpreis in Betracht kommen: eine vollständige Zählmethode, nach dem Prinzip der *loucherbème*-Metathese: 2 *leudé*, 3 *loitré*, 4 *latrequé*, die sich auch sonst geltend macht: *en loucedoc* 'en douce', *loquedu* 'toc' 'individu sournois et dangereux'[1]; Ausdrücke für den Fahrgast (*cave* 'Betrogener, Geprellter', *paumé*, *ploume*), für die Fuhren (*voie* 'longue course', *demi-jetée* S. 15 'kurze Fahrt', S. 26 « un *copeau*

[1] Vgl. auch S. 10 die Ansprache eines Mannes mit Namen Delamarre in der entstellten Form *Ladoumègue*.

c'est une petite course »), die verschiedenen Kategorien der Chauffeure (*nuiteux — planqueurs — moyenneurs — bricoliers*), vor allem die wichtige (auch fürs Umgehen wichtige) Taxi-Uhr: *pendule;* für das Geld (S. 212). Interessant wäre die Zurückführung der einzelnen Ausdrücke auf ältere Argotschichten, vor allem auf die einzelnen Argots der verschiedenen Berufe (der Droschkenkutscher, der Dirnen, Spieler und Zuhälter, der Apachen, Arbeiter, Studenten, Handlungsgehilfen — für letztere vgl. *mètre* '100 Francs' —, Soldaten, vgl. etwa S. 22 *vivement . . .!*). Die Chauffeure sind ja ausgesprochene Kleinbürger, die aber an der Grenze des Proletariats leben und durch die Fahrgäste mit dem Leben der feineren Welt in Berührung kommen: sie verhalten sich also kritisch den oberen wie den unteren Schichten gegenüber, und diese Kritik muß sich sprachlich auswirken, vgl. die Äußerungen des Romanciers S. 18: « le Taxi, c'était une 'Légion Etrangère Civile', rassemblant les inclassables, les dégoûtés, les déchus, les révoltés . . . et les aventuriers pacifiques », S. 108 « Leur âpreté naturelle au gain, tempérée par la tendance qu'ils ont à se considérer comme des semi-dignitaires municipaux pourvus d'une carte d'identité officielle, ne va pas jusqu'à commettre des irrégularités et des infractions aussi dessalées . . . C'est que le côté le plus saillant de nos truands est de chercher à s'embourgeoiser. . . . Certains métiers, exercés par des prolétaires, sont corrupteurs par leur fonction même. . . . la partie la plus contaminée du prolétariat par les vices du régime engloberait certains maîtres d'hôtels, certains garçons de café, certains chasseurs, certains musiciens, certaines femmes de chambre de palaces et d'hôtels, certaines gens de maisons, certains chauffeurs de maître, certains croupiers, commissaires des jeux, etc., certains portiers, etc. . . ., et certains chauffeurs de taxis . . . Ils s'y corrompent plus ou moins selon les natures, mais de toute façons, ils ont été contaminés . . . *par en haut.* »

Die Notierung des Argots durch unseren Autor ist die in Literaturwerken herkömmliche. Interessant ein Versagen der Orthographie, das auf eine Veränderung des Sprachgefühls deutet (S. 124): « Elles éclatent de rire. Quand « ènes » comprennent pas un mot, « èmes » demandent », wobei *ènes* = *e[ll]es ne*, *èmes* = *e[ll]es me* — also orthographische Umlagerung des Pluralzeichens, etwa der phonetischen in dial.-ptg. *hão-dem chegar* = *hão de chegar* vergleichbar.

Wenn die Abkürzung von *client* meist *clille* geschrieben wird (für *cli*), so weist dies vielleicht auf eine Aussprache *kliyã*, aus der *kly* gewonnen ist (vgl. *diam* S. 186 = *diamants*, *mat* = matin).

Ich reihe nun einige Bemerkungen über einzelne Ausdrücke

in alphabetischer Reihenfolge an, äußere etymologische Vermutungen und füge gelegentliche Parallelbelege aus dem in Arbeitslosenkreisen spielenden Roman von Fauxbras, *Viande à brûler* (1935) an.

berzingue S. 119. *Je suis avec un client. J' rabats à tout berzingue pour faire mes voies et j' me casse le pif*, S. 159 *il enfile les Champs-Elysées à tout berzingue.* Muß heißen: 'in größter Schnelligkeit'. Vielleicht ursprünglich **berzinguer* 'pusten' oder 'lärmen' und dies zu den Sippen *brezonneka* 'bretonisch reden' (Dol *berzoné* 'bretonisch reden'), *brittus* (*berdasser* 'remuer avec bruit', *berdanser* 'faire du tapage', *bredi-breda* 'en brouillant tout', *FEW*, cf. noch eine Stelle bei Colette, *Duo*, S. 116/7, wo das Grammophon in einer Art Geheimsprache *le brédédé-à-roulettes* genannt wird. Besonders bezeichnend ist die auf 'schnarchen' weisende Stelle S. 186 *A quatre plombes j' ronfle à plein berzingue.*

boër 'flic en bourgeois chargé de la police secrète des taxis' (Anmerkung auf S. 62). Wohl, weil die Buren als Freischärler in Zivilkleidung kämpften[1].

ça va chercher... 'cela coûte...' S. 192: « une femme que j'ai prise sans rien, ...en trois mois, j'lui avais acheté deux ensembles complets, un bleu et un marron... Tu vois d'ici ce qu'ça *allait chercher!* Des meubles que j'm suis mouillé pour les payer », cf. Fauxbras S. 14: « Un autre s'en serait tiré avec cinquante francs d'amende; pour moi, *ça va chercher* quatre mois de tôle ». Volkstümliche Belebung des unpersönlichen Neutrums: 'das' handelt gleichsam persönlich, es 'holt' etwas für einen. Vgl. Fauxbras S. 13 *Je croyais que* **c'était arrivé**, *j'en oubliais ma poisse*: 'daß es sicher war', statt dessen wird gesagt: 'daß es (definitiv) angekommen war' (*arriver* im Sinn, der in *arriviste* steht). Vgl. *c'est couru*, 'c'est certain' vielleicht ursprünglich von Theatervorstellungen gesagt, für die die Karten lange vorher gekauft sind. *Ça me connaît* statt *je connais* gibt ebenfalls den Dingen eine persönliche Macht: der Redende fingiert seine Unbeteiligtheit und das Interesse des Objektiven an ihm — eine Art Tücke des Subjekts: z. B. im *Temps* vom 23. V. 1936 ein Gespräch, das

[1] Vielleicht soll auch ironisch das Sonderbare des Auftretens der Polizisten in Zivil betont werden, vgl. die Anekdote, die MAURICE FOMBEURE, *NRF* 1936, 743, von einem Bauern des Dép. Haute-Loire erzählt: « ...un fort brave homme au port majestueux, à la belle barbe grise. Il portait le large chapeau noir du pays. Il se rendit à Paris au moment de la guerre des Boërs. Les Parisiens des quartiers criaient sur son passage: 'Vive le Boër!' »

Louis de Vienne wiedergibt: «Un exemple: les actions de la Banque de France...» — «Cela me connaît! J'en ai trois. ... Je perdais quarante-cinq mille francs». Ein 'sie kennen mich' statt 'ich kenne sie' deutet vielleicht einen noch höheren Grad der Bekanntschaft an. Vgl. noch Duhamel, *Scènes de la vie future*, S. 139: «Oh! cher docteur, le confort, je l'ai, il m'a, nous nous avons» — *il m'a* ist eine Besitzergreifung durch das Es, die schicksalhafter wirkt als der menschliche Besitz.

carambouiller S. 166: «Un beau jour, on apprit que les Taxis Argentés menaçaient de déposer leur bilan. Les créanciers allaient être convoqués pour leur consentir un concordat. C'était donc là l'habile riposte qu'Elam avait combinée... Pour s'en tirer avec les honneurs de la guerre, la formule était simple: faire faillite, carambouiller légèrement le matériel démodé et toutes les voitures neuves récemment acquises. Le concordat une fois obtenu, on monterait avec les quelques actionnaires-carbonaris ...une nouvelle société anonyme au capital-coupure de quarante billets et on repartirait de pied ferme.» Weiterentwicklung des bei Lacassagne s. v. *carambouillage*, *carambouille* angegebenen Sinns: 'escroquerie qui consiste à acheter à crédit et à vendre au comptant sans payer le fournisseur'. Zur Sippe von südfrz. *caravilha* 'remuer, pointiller, chicaner, ruser, tromper' und lat. *scarabaeus*, *REW* 7658.

clas: *en avoir clas* 'en avoir assez, marre, pied'. Ich vermute Aussprache des Schluß-*s* (bei Lacassagne: *j'en ai class*) und Zugehörigkeit zu *classe* 'letztes Militärdienstjahr', vgl. den Text bei Sainéau, *Le lang. pop.*, S. 142: «Lorsqu'un soldat en est venu là, il ne craint ni punition ni souffrances d'aucune sorte, et il oppose à tous les coups de la fortune son irréfutable et stoïque argument: *Bah! je suis de la classe!*» und S. 532: *c'est classe* 'c'est réglé'.

choye S. 187: «Si j'vois quêque chose d'intéressant sous la feuillée [au Bois], j'essaie d'me mettre dans l' coup, je tâche d'aller en croquer un petit *choye*.» S. 144: «Arrête, dit-il à la Torpille, on va en [mit einem weiblichen Fahrgast, dem in der Betrunkenheit die Röcke weggerutscht sind] croquer un p'tit *choye*.» Nach der Orthographie zu schließen, wohl zu *choyer* bezogen, in Wirklichkeit zu *choix*: *faire un choix* 'être choisie par un client parmi les pensionnaires d'une maison de prostitution' (Lacassagne).

couvercle S. 176: «Henri, tu bouillonnes pas un peu du couvercle? Tu vas aller te faire couper». Fauxbras S. 79: «Tu turbines du couvercle», 'du schneidest auf'. cf. Bazin S. 50: «C'est un solitaire, une sorte d'ermite au volant, que les potes soupçonnent de «turbiner silencieusement de la toiture».» Wird wohl mit *couverture* 'profession factice rendant impossible l'inculpation de

vagabondage spécial' (Lacassagne) zusammenhängen, in unserem Texte auch *la couvrante* (Syn. *parapluie*, Gloss.), S. 117: « il avait eu l'idée de faire le taxi pour la couvrante ».

se défendre 'verdienen' S. 30: « L'ancien affranchit [unterrichtet] alors le nouveau sur la manière de *se défendre* la nuit quand on travaille en compagnie. Il s'agissait surtout d'arranger les actionnaires », S. 32: « En tout et pour tout, on ne pouvait guère se faire plus de deux à trois thunes de boni par jour à ce trafic-là. C'était *de la défense* d'homme de jour' ('Verdienst'). S. 118: C'est très gentil: laisser tomber Montpar? ...Mais où veux-tu aller *t' défendre?* Ausdrucksweise der Bauernsprache: Taine in seinem La Fontaine-Buch zitiert das vorsichtige Bauernwort *on se défend* als Antwort auf die Frage nach dem Befinden: 'man kann sich (grade noch) verteidigen', vgl. ital. *si campa* 'man lebt' (= 'kämpft').

déponner 'décourager, démoraliser, dégonfler' (Gloss.) S. 187: « Tiens, l'autre soir, j'étais en pleine vappe comme aujourd'hui, complètement déponné. » Villatte hat *déponner* 'seine Notdurft verrichten', zu *ponant* 'der Hintere', *ponante ponifle* 'prostituée' (cf. Sainéan, *Les sources de l'argot ancien*). Also Bedeutungsentwicklung von *déponné* wie in dtsch. *beschissen*. Die ganze Sippe wohl zu *ponere* > *pondre* ‚Eierlegen', vgl. norm. *cocoponette* 'unfähiger Mensch', wörtlich 'Eierlegerin' (auf einen Mann gesagt!), vgl. *ZRPh. 40*, 700.

doche 'mère, fém. de dab', *belle-doche* 'belle-mère'. Lacassagne verzeichnet *doches* 'règles de la femme' (j'ai mes doches). Sainéan gibt für Ille-et-Vilaine die Bedeutung 'catin' und 'poupée', Lang. pop. S. 283; seine Erklärung: Entstellung aus *done* = *domina* (*par notre docque*, Rouen, 17. Jh. = 'par notre dame!') scheitert nach den Belegen von *FEW* s. v. *docke* (deutsch) 'Ampfer, Klette, Puppe' (ursprünglich aus Ampferblättern): Fougères *doche* 'femme mal habillée et malpropre', offenbar ursprünglich 'häßliche Puppe'. Da verschiedentlich in frz. Dialekten die Bedeutung 'Blume' (*FEW*) belegt ist, so ist *doches* 'Menstruation' einfach für *fleurs* 'id.' eingetreten.

franco 'sicher, bequem' S. 32: « Il y avait mieux, mais c'était moins franco ». S. 124: « Là, c'est sans façon, c'est franco ». Von *franco* 'franc de port' 'se dit à la bourse d'une opération qui ne comporte pas de courtage' (*FEW* s. v. *frank* II).

gnarre 'Individuum' (bei Lacassagne: *gniart*) S. 45: « mon gnarre qu'était là » ('mon individu'). S. 126: « j'comprends... qu'y z'exploitent les poires, qu'y fassent bosser des *gnarres* à la chaîne ». Gehört wohl nicht zu dem (*g*)*nière* 'individu', das nach Sainéau, *Lang. pop.*, S. 520, aus *monière* 'ich' abstrahiert ist wie gleichbedeutendes *gniasse* aus *mognasse* 'ich', sondern zu südfrz. *gnarre*

'goret, garçon qui porte à manger et à boire aux moissonneurs', *gnarro* 'apprentie d'une filature de soie', zu südfrz. *gnarro* 'trogne, moue', *narro* 'narine, nez, museau, trogne' (lt. *nāres*) zu beziehen.

la grille: 'l'art de griller; l'ensemble des grillots', *griller* 'passer ou charger avant son tour; prendre un avantage sur qqu. ou sur les camarades', *grillot* 'celui qui grille'. Cf. S. 102: « . . . les 'grillots'? apparurent . . . sur le pavé de Paris. C'étaient surtout les nuiteux . . . qui, avant l'heure d'ouverture des planques, composaient la fleur de la Grille. . . . le fait que ça brumait autorisait cupidement l'arnaque, la *grille* et le dévorage », S. 107 «[les] récents exploits de l'Arnaque et la Grille» [*arnaque* 'Preisaufschlag']. Man könnte die Metapher herleiten von *griller* 'gegen die eheliche Treue sündigen' (*C'est moi qui ai grillé ma bourgeoise hier soir* 'ich habe gestern meiner Ehehälfte die Treue gebrochen', Villatte), *grillade* 'Verstoß gegen die eheliche Treue'; vgl. in unserem Roman S. 114 « J'leur [den Eltern] en ai tellement fait voir, j'me les suis grillés à vie' » ('ich habe sie gegen mich aufs Leben verstimmt'), daher unser *griller qc.* 'verstimmen [durch Vorfahren]'. Oder dérivation synonymique von *brûler* (*les étapes*)?

Zu der Bildung des Subst. *la grille* als Abstraktum und Kollektivum vgl. die *ZRPh. 43*, 649 und *Rom. 62*, 398 angeführten Beispiele: *la cagne, marsouille, biffe*, die Kollektivität der *marsouins, biffins*, etc., hiezu *la brocante* . . 'les brocanteurs'. Dies *grille* fem. hat nichts mit dem *grille* 'Gitter', das das letzte Etymon unserer Sippe bildet, zu tun, wenngleich in anderen Fällen ein Übergang vom fem. Substantiv direkt zum Kollektiv denkbar ist: vgl. Gloss. *la Pédale* 'les lopes, les invertis' (*faire de la pédale, la Maison La Pédale*), S. 137 «J'm'en ressens pas pour 'La Pédale' » — das nach *faire de la pédale* benannte (imaginäre) Etablissement ist ein Kollektivum. *la maraude* 'das Herumstreichen', abstrakt gebraucht, ist im Chauffeurargot 'die Kollektivität der nicht fest stationierten Chauffeure' (im Gloss. nicht verzeichnet), vgl. S. 24: « Quand j'étais jeune, j'aimais *la maraude* comme toi et j'étais un fort à la moyenne [hierüber s. unter *nuiteux*]. Mais par la suite j'me suis aperçu qu'à la maraude c'était trop de travail au flanc, on consomme trop d'essence et on ramasse tous les 'copeaux' que les stations ont boulés » (= die Fuhren, die die Feststationierten nicht annehmen), S. 73 « la rue de Trévise où *la 'maraude'* les emballera ». Ähnlich ist *la planque* die Station der Chauffeure (also ursprünglich 'die Planke', vielleicht auch 'abri', vgl. Bauche s. v. *se planquer* 'se mettre à l'abri', *planquer* 'cacher, mettre de côté (Lacassagne), in unserem Roman S. 154 für 'zurücklegen, ersparen' (*Vraiment, tu planques rien*?), dann die Gesamtheit der dort Stationierenden, deren jeder *planqueur* (Gloss.) oder *planque* heißt; S. 59 « D'autres, plus régulières,

prennent des voitures de *la planque*... Petit Louis attend Lola, sa cliente habituelle, que *le planque* ne fait que lorsqu'il se repose », dieses zurückgebildet aus dem Kollektiv *la planque*. Ferner *la cloche* die Gesamtheit der *clochards*: *être de la cloche* 'être sans domicile, ne savoir où aller coucher, être en état de vagabondage', *les mômes de la cloche* (Lied), vgl. *Gloss.*, ursprünglich *demeurer à la cloche de bois* 'bei Mutter Grün schlafen' (Villatte, Paris.); *la bricole* 'les loueurs de taxis', auch *les bricoliers* genannt, cf. *travailler à la bricole* 'travailler chez un petit loueur', vgl. Fauxbras S. 11 ...*je bricole*: *garçon de magasin, manœuvre, tri-porteur, camelot.* Übrigens entwickelt sich auch *le taxi* zur Kollektivbedeutung: S. 18 «A vrai dire, *le Taxi*, c'était une « Légion Etrangère Civile », rassemblant les inclassables, les dégoûtés, les déchus... En somme, lui aussi, Videau, était un légionnaire *du Taxi*, S. 100 «Dans *le Taxi*, on compte de vingt à vingt-cinq mille corporants ».

grossiums. Lacassaigne belegt es seit 1900: 'personne riche, dans l'aisance'. S. 109: « certaines distractions dites éclectiques chez les *grossiums* ». S. 122: « A l'entendre, c'est toujours des tauliers de province, des potes à lui, des *grossiums* du milieu ». Nach *consortium* gebildet, zu *gros, grosses légumes* usw. in der Bedeutung 'große Tiere'.

jack 'compteur', auch *jacquot*. Die Redensart *faire parler le jack* (Gloss.) zeigt den Ursprung an: es ist wohl an mundartliches frz. *jaque, jaquot, jaquette* 'Elster' bzw. 'Häher', dazu *jacasser* 'plappern', alle von *Jacques* (vgl. Gamillscheg unter letzterem), anzuknüpfen: vgl. auch *jaquemart* 'Stundenmännchen in den alten Uhren' (zu *Jacobus* > *Jaqueme*). In unserem Text selbst findet sich *jaqueter* ähnlich (S. 124): « j'vois bien qu'elles veulent me faire jacqueter », *jacter* bei Lacassagne, der es fälschlich zu lat. *jactare* stellt.

jouer: zu beachten, daß die Rolle, die gespielt wird, nicht im repräsentativen Singular wie sonst romanisch (*faire le sot* etc.), sondern im Plural erscheint. S. 50: Elam se complaisait à *jouer les businessmen* avec les fournisseurs. S. 81: Toi, tu *jouais les hommes*, tu roulais les épaules. ...[der betreffende Angesprochene sagt:] T'occupes pas, j'suis pas là? [der Autor]: Et tu *jouais les hommes*, mon pote, de plus en plus. S. 118: Tous les planqueurs, c'est la même chose: ça joue *les hommes*? S. 141: Et ça [Handlungsgehilfen in «Montpar »] gueule, et ça boit, et ça trouve ça drôle. Et, suprême raffinement, ça joue *les cérébraux*. S. 169: c'était un gros carrossier... qui avait joué *les Elam Quibrovitch* (E. Qu. ist eine Figur des Romans: der *carossier* spielt dieselbe Rolle, die vor ihm E. Qu. spielte). Dieser Plural wird sich wohl nach *jouer les jeunes premiers* usw. erklären und ist eine engere Anpassung an die Bühnen- (vielleicht auch an die Kino-)sprache: der

Schauspieler spielt die gleiche Rolle in *verschiedenen* Stücken. Da der richtige Schauspieler gewohnheitsmäßig aus einer Rolle in die andere schlüpft, wird dies letztere ausgesagt (auch wenn nicht von mehreren Rollen die Rede ist), wo von richtigem Spielen die Rede ist.

mataf (Lacassagne: *matafle* 'marin'): p. 137 [ein Homosexueller] « Y m' parle de ses voyages, partouze avec des « *matafs* », des gars de la flotte, précisait-il ». Wohl zu südfrz. *mataflet*, *pataflet* 'enfant poté, mouflard, gros pâté' (Mistral).

morfalou 'arg[ot] G. 7 [einer Automobilfirma]: chauffeur de grande journée, âpre au gain et d'allure paysanne. Abr. *morfal*. Syn.: dévorant, pieuvre'. Hiezu bei Lacassagne *morfi(ll)er* 'essen', *morfler* 'recevoir (des coups)', mit der gebräuchlichen Metapher 'essen' > 'Schläge bekommen' (rum. *a mîncá* ....), die Ph. A. Becker, *ZFSL 60*, 106, jetzt auch für *croque-mitaine* urspr. 'Watschenmann' nachweist, zu *REW* 5755 a, vgl. die Synonymen *dévorant*, *pieuvre*: 'gierig' > 'âpre au gain'.

nuiteux 'chauffeur travaillant chez un bricolier et qui fait la nuit, sort la voiture à neuf heures du soir et doit être rentré à sept heures du matin'. Das Suffix *-eux* ist ursprünglich rein adjektivisch-kennzeichnend, aber durch das volkstümliche Verstummen des *-r* des Nomen agentis *-eur* (das ja auch das Feminin verursacht hat: *chanteur — chanteuse*), ist es in diese letztere Kategorie hinübergeglitten: vgl. *violoneux* 'ein schlechter Geiger' (offenbar wohl **violoneur = violoniste*): mit dieser phonetisch bedingten Adjektivierung hat sich eine pejorative Nuance verbunden, da dieser Lautwandel *-eur* > *-eux* eben ein volkstümlicher ist: *une théâtreuse* ist eine schlechte, pathetische oder affektierte Schauspielerin, *une pierreuse* 'eine Gassenhure'; *nuiteux* im Chauffeurargot heißt ja wohl ursprünglich 'Nachtfahrer', 'Nacht*arbeiter*'. Soll wirklich die Aktivität ausgedrückt werden, ohne Pejorativität, dient *-eur:bisnesseur* (S. 106), *moyenneur* 'chauffeur versant à l'employeur un pourcentage sur la recette relevée au compteur'.

père-fouettard 'Nase': S. 148: « Elam ... l'avait comme on dit « dans le père Fouettard ». S. 182: « Nizabeau, l'rabatteur, un faiseur de classe, faisait le banco du tout, tout seul, et leur filait un vieux campagnol au travers du pif. Pan, dans le père Fouettard.» Die erste Wendung ist offenbar Umschreibung von *l'avoir dans le nez* 'l'avoir en grippe', im zweiten Beispiel ist *père Fouettard* Synonym von *pif* 'Nase'. Zu *fouetter* 'stinken', *père* Personifikation und Umschreibung wie *père, frère* in *père, frère frappard* 'Hammer' (Villatte).

polope: « Polope, les hommes! Voilà Mal-aux-pattes, hurla Petit

Juif » (bei Ankunft eines Polizisten). Vgl. Esnault, *Le Poilu tel qu'il se parle* S. 16: *pouleupe!* 'de la vitesse!' (se dit aux chevaux attelés, dès '98 au moins), *pouleuper* 'galoper, mot de cavaliers' — 17', zu engl. *to pull up*. Bei den Chauffeuren wohl ein aus dem Weltkrieg mitgebrachtes Wort.

rital S. 152: hiezu Anmerkung: « italien en argot ». Bekannt waren bisher argot. *italgo, italboche, italboque* für *Italien*. Wie ist das *r-* zu erklären: nach der häufigen Abkürzung von *américain*: *ricain*? Oder Dissimilation: *l'ital* > *rital* wie *Lille* > fläm. *Rijsel*? Oder ähnlich als Vorsetzung des charakteristischen gerollten *r* des Italienischen vor den Namen seiner Sprecher wie in frz. Ma. *hallemander* 'deutsch, unverständlich sprechen', mit « Nachahmung der deutschen Aspiration » (*FEW* s.v. *alamannus*): *r-ital*?

serbillon (*faire le*) 'faire le serre, faire le guet, et par ext.: donner le renseignement ou affranchir qqu. sur'. *faire le serre* enthält offenbar jenes *ser* oder *sert*, Abkürzung von *service*, das Sainéau, *Lang. pop.* S. 237 belegt und mit *envoyer la duce* (in unserem Text ...*le duce!*) gleichsetzt. *faire le serbillon* bestätigt mit seiner offenbaren Zugehörigkeit zu *servir* die Sainéan'sche Erklärung.

standard S. 133: « A Mâchon, *échange-standard* du moteur » (ebenso S. 170 in eigentlichem Sinn). S. 136: « Tout à coup sur le boulevard apparaît « *l'Attaque-Standard* », ainsi baptisé par ce plaisantin de Lulu' — es handelt sich um einen Homosexuellen, der bei Autofahrten die Chauffeure attackiert. Die verkürzten Vergleiche in Form von Komposita sind sehr häufig und scheinen schon der gesprochenen Sprache anzugehören, z. B. S. 167 *actionnaires-carbonaris, capital-coupure*, S. 169 *avocat-gangster*, S. 170 *projets poudre-aux-yeux*: bezeichnend, daß der Vergleichterminus meist eine entlarvende Kritik des ersten bietet.

tire (z. B. S. 68) für das Auto, wohl = *tire-lire* 'Sparbüchse'? Jedenfalls müßte das Gefühl für den Zusammenhang geschwunden sein, wenn ein Chauffeur von einem Liebesabenteuer erzählt: S. 186 *Ah! pis ça traîne pas, tu penses, dans les bois, dans la* **tire** *par ici la sœur et j'te lui décortique la* **tirelire,** *je te lui retrousse l'ombrelle.*

le toutim. Gloss. argotique: « Et caetera argotique, etc. Employé comme exp. passe-partout et pour truc, machin, chose. A remplacé l'exp. dès. « et tout, et tout » et s'employait alors ainsi: « Tout le toutim », exp. encore courante, mais de plus en plus remplacée par « le toutim et lago ». Syn. actuels: tout le parcours, tout le papo. Exp. nouvellement lancée, 1935: le toutarés, le toutarès du jar. « Et tout, et tout » n'est plus employé que par les doudoutes, les lopes, les invertis, et toujours dans un sens érotique destiné à évoquer des guirlandes d'homosexuels enfiévrés. » Doch findet sich im Roman selbst *tout le toutim* auch unerotisch:

S. 126: «Ah! j'comprends qu' leurs [sc. charmanter Frauen] maris turbinent, qu'y gagnent de l'oseille, qu'y z'exploitent les poires, qu'y fassent bosser des narres à la chaîne, qu'y s'enrichissent avec de la sueur, qu'y fassent des affaires, des escroqueries, *tout le toutim* pour des gonzesses comme ça, là! » Identisch mit *toutime* 'tout, tous', Sainéan, *Les sources de l'argot ancien*, II, p. 459: *bier sur le toutime* 'mendier de toutes les façons', *toutime les argotiers, les argotiers toutimes* 'alle Mitglieder der Gesellschaft'. Sainéan erklärt die Bildung nicht: ich vermute einen Superlativ nach afrz. *graindi(s)me, sainti(s)me*, gleichsam = *totissimus*, unterstützt durch *metipsimus* > *meïsme*[1]. — *toutim et lago* enthält wohl [*Saint-*]*Lago* = 'Saint-Lazare'. — *toutarès* ist gebildet wie *se faire piparès du jar, se faire croquarès du jar*, Gloss., s. v. *pipe* (« du jar », s'ajoute à la fin d'une phrase pour renchérir argotiquement sur l'expression, Gloss., s. v. *jar*), *enfilarès* 'enfilés' (Gloss., s. v.): wohl nach *palmarès* 'Verzeichnis der am Tage der Preisverteilung erteilten Belohnungen' (= lat. *palmares* 'Schüler, die die Palme erhalten'), nach der langweiligen Länge dieses Dokuments, mit Durchscheinen des Lobes für einen Musterschüler. Das maccaronische Latein im Munde der Chauffeure ist nicht vereinzelt: vgl. S. 125/6: «si tu plais à la môme, tu vas t'la taper, une bonne partie de *touchatos pipitarum* et on n'y pense plus »; vgl. S. 131 (im Munde eines sich sehr fein ausdrückenden Chauffeurs): « Le petit... l'emmène *illico* au petit hôtel accueillant où nous avons coutume d'opérer les femmes qui en valent la peine ». — *Tout le papo* findet sich S. 186: « ...par ici, la sœur et j'te lui décortique la tirelire, j'te lui retrousse l'ombrelle. Un coup dans le chouette, un coup dans le régulier, *tout le papo* ». Offenbar zu *papote, papaute* 'bouillie d'enfant', *empapaouter* 'langweilen', 'päderastisch lieben', Sainéan, *Lang. pop.* S. 351, *papaout* 'pédéraste' (Bauche).

vappe arg. m[ilieu] et arg. t[a]x[i]: 'misère noire' a remplacé mouïse... Exp. 'être envappé, être en pleine vappe, être en plein goudron, être dans le cirage, être en plein baccara, être en plein travers'. Vgl. *gouape* subst. fem. und adj. 'voyou', *gouaper* 'faire le voyou' (Bauche), das von Sainéan, *Les sources indigènes de l'étymologie*, I, p. 342 f., zusammen mit sp. *guapo* 'galant, hübsch' auf ein *wape* 'aqueux, fade' (so z. B. im Wallon.) zurückgeführt wird: 'dissolu, fainéant, flâneur, blagueur' etc. Das obige Wort gibt den ursprünglichen Sinn wieder (vgl. noch *être dans la purée*): 'Misere'.

Baltimore, Md. *Leo Spitzer.*

★

[1] Einfluß der lat. Adverbialendung in *junctim statim passim* ist wohl wenig wahrscheinlich.

PAUL AEBISCHER, *Sur les noms de lieu composés de domnus et d'un vocable hagiographique et singulièrement sur Donneloye et Donatyre. — Revue d'histoire suisse, 16e année* (1936), 36–67.

La toponymie française vient de s'enrichir d'une importante contribution relative à un problème qui, depuis 1867, n'a cessé de solliciter la curiosité des savants. Nous la devons à M. Paul Aebischer. Elle ne manquera pas, certainement, d'ajouter encore au mérite du savant toponymiste lausannois.

C'est à Auguste Longnon, le maître incontesté de la toponymie française, que revient le mérite d'avoir discuté le premier d'une façon approfondie le problème des noms de lieu composés de *domnus* et d'un nom de saint[1]. Selon lui *domnus* a été, aux époques mérovingienne et carolingienne, un véritable synonyme de *sanctus*. Il ajoute que « passé l'an mil, on n'a plus d'exemples avérés de l'emploi de *domnus* au sens de 'saint' ».

L'étude que M. Aebischer consacre à ce problème se signale de prime abord par l'étendue de sa documentation. Tout en laissant en somme intacte la théorie de Longnon, elle la modifie en certains endroits. Grâce à sa méthode qui consiste essentiellement dans une intelligente mise en œuvre des matériaux recueillis, M. Aebischer réussit à fournir des précisions nouvelles sur maints aspects du problème.

Une esquisse rapide de l'histoire de *domnus* au sens de 'saint' qui va du début du 5e siècle à la fin du 8e lui permet d'établir les faits que voici: *Domnus* paraît avoir eu originairement, non pas la valeur de 'saint', mais celle d'un titre ou d'une expression de respect. Si, dans la suite, *domnus* est devenu synonyme de *sanctus*, ce n'est là qu'un sens secondaire. Pour expliquer ce passage sémantique, M. Aebischer fait état de l'expression « *sanctus domnus* Dionysius » *Sanctus* aurait en quelque sorte déteint sur *domnus* qui l'accompagnait fréquemment. Vue ingénieuse, certes. Cependant, je dois avouer n'avoir rencontré que rarement cette expression où *sanctus* et *domnus* se trouvent juxtaposés. Il s'agit là d'une formule plutôt exceptionnelle. Qu'il me soit permis d'émettre ici une hypothèse susceptible peut-être de contribuer à élucider ce problème. M. A. Steiger a bien voulu attirer mon attention sur le fait que l'araméen et le syriaque *mār* présente exactement les mêmes significations que *domnus*. Le R. P. Delehaye l'avait noté dans son étude sur *sanctus*[2].

Or il se trouve que des noms de lieu composés de *mār* et d'un

[1] A. LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, p. p. P. MARICHAL ET L. MIROT, Paris 1920–1929, p. 389–391.

[2] *Analecta Bollandiana, 28* (1909), 178.

nom de saint tel que *Antonius*, *Elias*, *Georgius*, *Johannes*, *Sergius*, *Thecla*, *Theodorus* se rencontrent fréquemment en Syrie, notamment sur les versants du Liban où ils désignent le plus souvent des couvents, mais aussi en Palestine et jusqu'à la péninsule du Sinaï[1]. N'est-il pas tentant de voir dans ces noms de lieu de la Syrie et de la Palestine le modèle sur lequel ceux de la Gaule ont été formés ? L'hypothèse peut paraître téméraire. On pourrait alléguer que ces noms de lieu syriens n'ont pas nécessairement joué un rôle dans la formation des toponymes correspondants de la Gaule. Opinion difficile à soutenir. Ce parallélisme semble par trop frappant. Pour tirer la chose au clair, il faudrait avant tout pouvoir préciser comment, à pareille époque, entre le 6e et 8e siècle un contact entre la Syrie et la Gaule a pu s'établir. C'est ce qu'il n'est pas aisé de savoir[2].

Après avoir constaté que, dans les textes de la fin du 7e siècle et du commencement du 8e, *domnus* et *sanctus* sont employés concurremment, avec une légère supériorité peut-être de *domnus* dans la seconde partie du 7e siècle, M. Aebischer en arrive à cette conclusion importante que les deux adjectifs ont sans cesse voisiné dans le temps. Il en résulte qu'un toponyme composé de *domnus* et d'un nom de saint n'est pas nécessairement plus ancien qu'un nom de lieu en *sanctus* comme on avait tendance à le croire. Par contre, l'auteur croit pouvoir établir une distinction entre les deux adjectifs quant aux saints auxquels ils s'appliquent. « On a le sentiment, dit-il, que c'était aux saints les plus connus, les plus vénérés, dans un grand rayon ou au contraire en un point déterminé, aux saints dont le culte était le plus ancré dans la religion populaire, qu'on attribuait pour ainsi dire exclusivement le qualificatif *domnus* » (p. 43). Cette constation amène une autre, essentielle celle-là. C'est que *domnus* était un synonyme populaire de *sanctus*. « Ce dernier, ajoute l'auteur, de par son appartenance au latin ecclésiastique, pouvait s'appliquer à tous les saints, dans toutes les parties de la Gaule, à toutes les époques, *domnus*, lui, ne faisait partie que du langage courant » (p. 54). Idée ingénieuse. Il se peut qu'elle soit juste. Toutefois, il faut dire qu'elle ne cadre pas entièrement avec la réalité des faits. Il est, en effet, difficile à soutenir que *domnus* ne faisait partie que du langage courant. Nous ne savons positivement qu'une chose, c'est qu'il appartenait au latin ecclésiastique, témoin les mentions de cet adjectif dans les

---

[1] K. Bædeker, *Palestine and Syria*, 5, Leipzig 1912, Index. Je dois cette communication à l'obligeance de M. E. Bär, Zurich.

[2] Cette question demanderait des études spéciales. Faute de les avoir pu faire, je me borne ici à signaler ce qui reste à éclaircir.

actes des conciles de Tours, Autun, Chalon, dans les œuvres de Grégoire de Tours et — M. Aebischer se donne tant de peine à nous le démontrer — dans les textes du 7e et 8e siècle. L'auteur reconnaît lui-même que « le latin des diplômes et des chartes » — où *domnus* est fréquemment attesté — « ne saurait prétendre représenter que de fort loin la langue et le vocabulaire usuels ». Nous ne possédons pas de textes qui nous font connaître la langue et le vocabulaire populaires. Dès lors on est en droit de se demander s'il est prudent de vouloir se prononcer sur un problème alors que des données précises font défaut. Je considère que c'est là une question qui dépasse les limites de ce que nous pouvons savoir. Les données de la toponymie qu'on invoque si souvent et à juste titre pour établir le caractère populaire d'un mot ne parlent pas non plus en faveur de la thèse de M. Aebischer. *Sanctus* est plus fréquemment représenté dans la toponymie que *domnus*.

Un des passages les plus substantiels de l'étude de M. Aebischer a trait à la répartition géographique des noms de lieu en *domnus*. M. Dauzat a noté qu'en dehors de l'Est, *domnus* précède presque toujours les noms de Pierre, Martin et Marie d'où il conclut que le culte des saints commença par celui du premier apôtre, de l'évangélisateur de la Gaule et de la Vierge[1]. Il ajoute que, si le maximum de densité et de diversité se trouve en Lorraine, c'est qu'à l'Est *domnus* a été usité plus longtemps. M. Aebischer ne croit pouvoir y souscrire. Selon lui, la grande diffusion de *Dompierre*, *Dommartin* et *Dammarie* s'explique par la grande popularité de ces trois cultes. Quant à la différence de densité du mot, elle est due en partie aux variations dans le lexique religieux populaire des différentes provinces ecclésiastiques de la Gaule. Explication qui me semble parfaite. Elle n'infirme pas nécessairement celle de M. Dauzat. Je me sens assez porté à croire que *domnus*, en effet, a été usité à l'Est plus longtemps qu'ailleurs. M. Aebischer repousse l'hypothèse de M. Dauzat selon laquelle *domnus* était usité aussi dans le Midi. Sommes-nous, à l'heure actuelle, assez bien renseignés sur la toponymie du Midi pour nous prononcer à ce sujet? Des *Dictionnaires topographiques* des départements au sud de la Loire, nous n'en possédons que dix.

Pour terminer la première partie de son travail, le linguiste lausannois examine les causes qui ont déterminé la décadence et la mort de *domnus*. Il pense que la possibilité de son double emploi comme 'saint' et titre de politesse a affaibli sa position. En ce qui concerne son caractère trop gallican qui l'aurait surtout condamné, il convient de ne pas surestimer la valeur de cet argument. Si

[1] A. DAUZAT, *Les noms de lieu*, Paris 1932, p. 151.

M. Aebischer a raison de dire que *sanctus* avait pour lui l'appui tout-puissant de l'usage romain, il va peut-être trop loin en affirmant que « le lexique ecclésiastique de la France a toujours eu tendance à se modeler sur celui de Rome, à l'imiter jusque dans les détails » (p. 58). Le lexique ecclésiastique de la France a longtemps fait preuve d'un remarquable esprit d'indépendance. M. Aebischer n'ignore pas que la Gaule s'est offert p. ex. le luxe d'avoir, au cours des siècles, trois dénominations pour le cimetière chrétien: *MARTURETUM, *TUMBETUM, ATRIUM. Cette dernière a réussi à se maintenir jusqu'à nos jours.

Dans la seconde partie de son étude, l'auteur aborde le problème difficile de l'étymologie de *Donneloye* et *Donatyre*. L'explication qu'il en donne ne manquera pas de trouver l'approbation sans doute unanime des savants. Il établit que *Donneloye* procède de DOMNA EULADIA, forme populaire de EULALIA, vierge martyrisée à Mérida en 304 sous Dioclétien. Peut-être aurait-on pu ajouter qu'Eulalie est une fois qualifiée de *domna* dans une inscription du 6e siècle, trouvée dans les environs de Loja, province de Grenade, Espagne[1]. En ce qui touche l'extension du culte de la martyre dans le Nord de la France, un fait intéressant semble avoir échappé à l'attention de M. Aebischer: A défaut de preuves du culte de la sainte espagnole révélées par la toponymie, il n'est pas inutile de noter que sa fête se trouve inscrite dans le calendrier de plusieurs diocèses du Nord de la France. Ainsi les diocèses de Metz, Toul, Trèves, Verdun, Autun, Senlis, Troyes, Paris fêtent sainte Eulalie, martyrisée à Barcelone, le 12 février. Par contre, les diocèses de Langres, Arras, Noyon, Paris, Tournai fêtent sainte Eulalie de Mérida le 10 décembre[2]. M. Aebischer a raison de dire qu'il ne doit s'agir là en effet que d'une seule personne et non de deux. La critique historique s'est prononcée en faveur de la vierge martyrisée à Mérida[3]. Le fait que sainte Eulalie ne se trouve pas inscrite dans le calendrier du diocèse de Besançon mais bien dans celui de Lyon peut servir peut-être d'indice que le culte de cette sainte s'est propagé chez nous à une époque où le diocèse de Lausanne faisait encore partie de la province ecclésiastique de Lyon, c'est-à-dire avant 600.

L'étymologie de *Donatyre* présente moins de difficultés. M. Aebi-

---

[1] *Inscriptionum Hispaniae Christianarum supplementum*, ed. AEMILIUS HUEBNER, Berolini 1900, n° 374.

[2] H. GROTEFEND, *Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit*, Hannover 1892, 2. Bd., 2. Abteilung, p. 96.

[3] H. LECLERCQ dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. *5*, col. 705 ss.

scher démontre que, pour l'expliquer, il ne faut point partir de DOMNA TYGRIS, comme l'avait proposé M. Muret, mais de DOMNA THECLA. Bien que l'étymologie DOMNA THECLA ne soit pas claire phonétiquement, des formes anciennes sont là pour la confirmer. La question d'où est venu le culte de sainte Thècle jusqu'à nous préoccupe à juste titre M. Aebischer. Deux sinon trois solutions se présentent: le monastère de Chamalières près de Clermont, foyer du culte de la sainte au centre de la France, Lyon ou Milan. J'avoue que, pour ma part, je suis plutôt disposé à opter pour Lyon. Que ce courant religieux dont Lyon était le point de départ ait vraiment existé, c'est ce qui ne fait point de doute. Nous en avons au moins une preuve à peu près sûre. C'est *MARTURETUM, terme pour désigner le cimetière, fortement attesté autour de Lyon. Il fait défaut ou à peu de choses près au Nord de la France. L'hypothèse de chercher le point de départ des cultes de sainte Eulalie et de sainte Thècle à Lyon vaut d'être retenue. Si elle devait se vérifier un jour, ce ne serait certes pas le moindre mérite de l'étude si riche en idées et observations du linguiste lausannois.

Hugo Glättli.

*

Latinitatis Italicae Medii Aevi inde ab a. CDLXXVI usque ad a. MXXII Lexicon Imperfectum cura et studio FRANCISCI ARNALDI, Philologiae Classicae Professoris in Schola Magistris instituendis Pisana. Pars prior, litteras *A–gradior* continens (in *BD 10*, Bruxelles 1936).

La pubblicazione di questo *Lexicon* dà un grande impulso agli studi del latino medievale d'Italia: possiamo dire di possedere ormai, per l'epoca anteriore all'anno 1022, un vero e proprio « Du Cange italiano ». Il primo tomo, che contiene le lettere A–G (fino alla parola *gradior*), ci offre, da solo, circa 7000 voci differenti, tratte in grandissima parte da testi non ancora studiati in nessun altro glossario del latino medievale.

L'A. stesso vuole presentarci un *Lexicon imperfectum*, e non abbiamo dunque il diritto di rimproverargli l'imperfezione del suo vocabolario. Del resto sappiamo benissimo che la compilazione di un glossario di tutta la latinità italiana dal 476 al 1022 sarebbe un'impresa troppo vasta per un solo studioso, e non possiamo che esprimere all'A. il nostro compiacimento per il suo lungo e faticoso lavoro. Ma ci sarà lecito domandare se non era meglio seguire un'altra via, cioè quella di abbracciare un territorio o un'epoca meno vasta e di farne un « Lexicon perfectum »: ora, molto difficilmente un altro studioso vorrà accingersi a rifare

tutto il lavoro dell'Arnaldi per darci un vocabolario compiuto. Infatti siamo lontanissimi da un glossario di tutta la latinità italiana: limitandoci alla sola Lombardia (e non ho l'impressione che per le altre regioni il *Lexicon* sia molto più compiuto[1]), mancano numerosi testi che non solo sono importantissimi, ma quasi tutti più importanti di quelli schedati dall'Arnaldi. Eccone i principali[2]:

Codice Diplomatico Longobardo, a cura di Luigi Schiaparelli (2 volumi). In *Istituto Storico Italiano* (*Fonti per la storia d'Italia*), *62*, *63*. Roma 1929, 1933.

Monumenta Historiae Patriae, XIII: *Codex diplomaticus Langobardiae*; ed. Porro-Lambertenghi. Torino 1873.

Codex diplomaticus Civitatis et Ecclesiae Bergomatis, a canonico Mario Lupo (2 volumi). Bergamo 1784, 1799.

Gli Atti privati Milanesi e Comaschi del sec. XI, a cura di C. Vittani e C. Manaresi. Vol. I (a. 1001–1025), in *Bibliotheca Historica Italica*, ser. II, vol. *3*, Milano 1933.

E fra i testi longobardi mancano, per non citare che i più importanti, l'*Editto di Rotari* (a. 643) e le *Leggi di Liutprando* (a. 713–735), editi dal Bluhme in *MGH*, *Legum Tomus* IV, p. 1–90 e 96–175 (l'Arnaldi ha schedato invece il *Liber legis reg. Lang. Concordia dictus*, ib., p. 235–288, a nostro parere meno importante delle leggi suddette), e il *Memoratorio dei maestri commacini*, ed. Monneret de Villard, in *ASLomb.*, ser. V, *47* (1920), 1 ss. (edito anche dal Bluhme, *op. cit.*, p. 176–180: *Grimoaldi sive Liutprandi Memoratorium de Mercedibus Commacinorum*), che data dalla fine del sec. VII o dal sec. VIII.

Il *Lexicon* dell'Arnaldi è senza dubbio un prezioso complemento del Du Cange, ma non lo sostituisce, nemmeno per l'epoca anteriore al mille: sussiste sempre il bisogno di vocabolari regionali, come promette di darcene il Sella per l'Emilia e il Veneto[3], i quali, ab-

---

[1] Basti dire che mancano, per il Piemonte e le regioni confinanti, numerosi volumi della *Bibl. d. Soc. Stor. Subalpina*. — In generale si constata che l'A. ha studiato piuttosto gli autori ecclesiastici, e meno i cartari.

[2] Nelle aggiunte che seguono, questi testi sono abbreviati rispettivamente: Schiap., Porro, Lupi, Vittani (con l'indicazione della cagina o della colonna); Rothari, Liutpr., *Memoratorio* (con l'indipazione del capitolo). Per le altre fonti, si usano le stesse abbreviazioni come l'Arnaldi.

[3] PIETRO SELLA, *Lessico delle voci latine nei documenti dell'Emilia*, in *Studi e testi della Biblioteca Vaticana* (in corso di stampa). Il glossario del Veneto è in preparazione.

bracciando un'area meno estesa, possono naturalmente essere più compiuti.

Sono numerose le obiezioni che si possono fare al *Lexicon*, e mi voglio limitare alle più importanti:

1) Il numero degli esempi citati dall' Arnaldi non dà nemmeno un'idea approssimativa della diffusione della parola: se non era possibile citarli più numerosi, si sarebbe potuto circoscrivere (con sigle) la regione a cui è limitata la parola, o dire se è comune a tutta l'Italia.

2) Molto spesso, la localizzazione degli esempi è impossibile, a meno che non si vada a consultare le fonti (ma ciò è possibile soltanto a uno studioso che abiti una grande città e abbia quindi a disposizione una poderosa biblioteca); e lo stesso può dirsi, sebbene più di rado, per conoscere l'età di un esempio (così *beale*; *bealeria*; *buscaleus*; *buscalium*; *castenas*, cit. s. v. *castanea*; ecc.).

3) L'A. si è astenuto da ogni rinvio a studi linguistici (eccettuato il *BD*), e si consentirà che, in generale, abbia fatto bene. D'altra parte, però, non dovrebbero mancare certi rinvii a studi che allegano esempi antichi: all'articolo *brolium*, per non citare che questo, dove l'Arnaldi non dà che quattro esempi, con un semplice rinvio all'*Abbozzo* del Bezzola[1] egli avrebbe dato al lettore la possibilità di aumentare di molto il numero degli esempi medievali, e di trovarci, inoltre, un importante compendio della storia di questa parola.

4) Sarebbe stato desiderabile di citare più per esteso il contesto degli esempi, per non obbligare il lettore a dover ricorrere sempre alle fonti, qualora la traduzione o la spiegazione data dall'Arnaldi non riuscisse a convincerlo. E proprio intorno alle interpretazioni, ci sarebbe molto da discutere: *astalaria* significa proprio 'modus agri', o non è piuttosto una 'selva'[2]? *gerbum*, a nostro parere, significa piuttosto 'sodaglia', e non 'pratum', e *gerbidus* 'sodo', 'incolto', e non 'herbidus'[3]; e così via.

Per completare queste osservazioni, pubblico alcune aggiunte al *Lexicon*, servendomi dei miei materiali raccolti per la Lombardia, in gran parte inediti[4]. Lo spazio che ho a mia disposi-

---

[1] Bezzola, R. R., *Abbozzo di una storia dei gallicismi italiani dei primi secoli* (750–1300). Zurigo 1924 (e Heidelberg 1925).

[2] Cf. Bosshard, H., *Saggio di un Glossario dell'antico lombardo*, in *Bibl.ARom.* (in corso di stampa), s. *stelaria*.

[3] Cf. *Saggio* cit., s. *gerbum* e *VRom. 2*, 273.

[4] Saranno in parte editi nel *Saggio* cit. — Avverto che anche in queste aggiunte ci saranno ancora delle lacune: ho studiato, finora, per la compilazione del *Saggio*, specialmente gli statuti comunali,

zione mi costringe a limitarmi alle parole che cominciano per B e Ca[1].

baita 'ricovero', 'capanna' — Probabilmente si deve leggere *baitis* invece di *faitis* in un documento di Gravedona, a. 851, in Porro, 292: .... *montibus, alpibus, faitis* (v. *Saggio* cit., s. v.).

baiulus — Si aggiunga Porro, 251, a. 842: *Rothechild baiulus Pipini regis.* Cf. Bezzola, *op. cit.*, p. 87; Du Cange, s. v.[2]

baragia — Nome locale (appellativo), v. *Saggio* cit., s. v.

barba, barbanus[3] 'zio' — Converrebbe separare meglio il significato 'zio' dai precedenti, perchè, si tratterà di un'altra parola[4], o in ogni modo il rapporto semantico non è più sentito. Dalla lettura dei due articoletti del *Lexicon* (3 esempi in tutto), nessuno s'immaginerebbe la larghissima diffusione di questa parola nel Medioevo. — Rothari, a. 643, 163: *in mortem.... barbanis, quod est patruus* [altri mss.: *barbanes*; *barbani*]; ib., 164: *Si quis ex parentibus, id est barbas, quod est patruus* [altri mss.: *barba*; *barbano*]; ib., 186: *ad barbanem* [altri mss.: *barbanes, barbanum*]; Liutpr., a. 735, cap. 145: *barbas eius* (Nom.) [altri mss.: *barbanus*; *barba*]; Schiap., II, 123, a. 762: *Audrisis barba tuus*; Porro, 149, Milano, a. 804: *portioni barbani meo Rodoaldi*; ib., 288, Mil., a. 850: *Erminaldo presbitero barba meus*; ib., 1373, Bergamo, a. 977: *Andrei presbitero, qui fuit barba meo*; *Cod. Crem.*, I, 44, a. 1006: *nobis qui supra germanis barbani et nepotibus*; Vittani, 95 e 96, Mil., a. 1009: *cum Vualpertus barbane et tutore*, ecc.; Lupi, II, 453, a. 1011: .... *Proposito barba tuo*; Vittani, 165, Mil., a. 1015: *cum Lanfrancus barbane et tutore suo*; ib., 166, 168, 169; 198, Cantù, a. 1017: *barba et nepos*; *Cod. Crem.*, I, 56, a. 1019: *Nos.... germanis barbani et nepoti*; *nos... barba et nepotibus*; *ipsi barbo et nepotibus* (Dat.). — Cf. Du Cange, s. v.; Tappolet, *Die romanischen Verwandtschaftsnamen*, Strassburg, 1895, p. 105; e il recentissimo lavoro dell'Aebischer, in *Annali d. R. Scuola Normale Superiore di Pisa*, ser. II[a], vol. *5* (1936)[5].

---

cioè testi posteriori al 1200. Spero di poter presto completare e pubblicare i miei rimanenti materiali.

[1] Tralascio la lettera A, perchè è troppo labile (prostesi e aferesi), cf. p. es. *stalaria* e *astalaria* (*Saggio*, s. v. *stelaria*); molte parole che mancano all'A potranno trovarsi in un altro luogo.

[2] In queste aggiunte dò alcuni rinvii al DU CANGE anche quando non vi si trovano che esempi posteriori al 1000.

[3] Sul rapporto fra *barba* e *barbanus*, cf. SALVIONI, *R 35*, 202.

[4] Cf. JUD, *ASNS 127*, 436.

[5] In corso di stampa.

basilica — Questa voce non è registrata nel *Lexicon*, e certamente non perchè mancavano gli esempi, ma piuttosto perchè non fu ritenuta interessante. E pure *basilica* ci offre dei problemi semantici, che, sebbene non possano essere discussi in un glossario di questo genere, meritano di essere accennati. Sarebbe interessante di studiare nelle carte medievali, e precisamente in quelle della prima metà del Medioevo, la diffusione dei significati 'chiesa costruita in onore di un santo sulla sua tomba', 'chiesa non parrocchiale', 'chiesa' (in genere, cioè sinonimo di *ecclesia*: l'edificio), e 'cappella'. Si veda Jud, *Zur Geschichte der bündner-romanischen Kirchensprache*, Chur 1919 (Sep. Abdr. aus dem 49. Jahresber. d. Hist.-Antiq. Gesellschaft von Graubünden, 1919), p. 51; Schiaffini, *Intorno al nome e alla storia delle chiese non parrocchiali nel Medio Evo (a proposito del toponimo « basilica »)*, *ASI 81*, 25–64; Jud, *R 49*, 598; *RLiR 10*, 13, 49, 50; Ferrua, *AGI 25*, 142–146; *ThLL* s. v. — Esempi:
Schiap., I, 176, Campione, a. 735: *basilice sancti Johannis Aniasce*; ib., 230, Mil., a. 742: **basilice Sancti Ambrosii*[1]; ib., I, 365, Campione, a. 756: *Baselice* (sic) *Sancti Tzenoni sita in fundo Campilioni*; Porro, 43, Pavia, a. 760: *basilicam in onorem dei genitricis mariae et sanctorum apostolorum petri et pauli construximus*; Schiap., II, 249, Monza, a. 768: *Basilice beate et Christi martire Agathe sita intra Modicia*; ib., 288, Pavia, a. 769: *basilice sancti Johannis de predicto fundo Moditia*; ib., 297, Campione, a. 769: *Basilicae .... Tzenoni in vico Campellione*; ib., 430, Berg., a. 774: **Basilice beatissimi Christi martyris Sancti Alexandri intra hac civitate Bergomate*; Porro, 108, Mil., a. 777: **baselica*[2] *sancti Ambrosii*; *baselica sancti Natzari*; ib., 113, Berg., a. 785: *foras prope cives Bergome prope baselica S. Andree*; ib., 131, Berg., a. 800: *in basilica sancti Alexandri de Pergamo*; Schiap., II, 361, Ghisalba, a. 843: *basilica Sancti Cassiani*; Porro, 619, a. 897: *basilicam beati Cassiani martyris Christi, sitam ibi prope infra eandem civitatem* (Bergamo); *Cod. Laud.*, I, 26, a. 994: **Basilica sancti Bassiani que est constructa suburbium huius civitate Laude*; Vittani, passim; 181, a. 1016: *baxilice sancti Johanni de loco villa sita Bislacio* (Bellagio). — Col significato di 'cappella': Porro, 471, Brescia, a. 878 (apogr.): *cum oraculo Sancte Marie ..... cum predicta basilica*; ib., 899, Berg., a. 928: *in capella et basilica*

[1] Gli esempi preceduti da * attestano il significato: 'chiesa costruita sulla tomba di un santo' o 'chiesa nella quale è stato sepolto un santo'.

[2] La forma semidotta *baselica* si trova anche in un ms. di Liutpr. 143.

illa (bis). — Per altri esempi, v. Porro, *Index Nominum*, s. v., e *Indice corografico*, s. v.; *Cod. Laud.*, I, *Indice*, s. *ecclesia*.

baxia 'bacile' — Schiap., I, 242, Agrate (Monza), a. 745: *de argento meo . . . . . baxia una maiore atque scudellas duas et gorale uno* — [*basla*, in un doc. di Monza, a. 1353, in Frisi, *Memorie storiche di Monza e sua Corte*, Milano, 1794, vol. II, p. 164: *Item basla . . . . .* (lacuna) *seu stefania una magna argenti superdorati ornata perlis et quam multis aliis lapidibus*]. Cf. Du Cange, s. *bazia*, *basia*.

berbice, *brebis* — v. *Saggio*, s. v.

bibulca 'misura di superfice' — Schiap., I, 309, Cremona, a. 753 (falsificazione; l'apografo è del sec. XI/XII): *bevulcas quinque*; *bevulcas tres* — Freq. in docc. post. al 1000. Cf. Du Cange, s. *bubulca*.

blata 'specie di colore rosso' — Schiap., II, 90, Brescia, a. 761(?): *pallio uno de blata melesea; pallio uno de blata fusca*. Cf. Muratori, *Antiquitates Italicae Medii Aevi*, II, p. 407 ss.; Du Cange, s. v.

bonus — Si aggiunga *bone memorie*, 'defunto' (cf. engad. *barmör*, 'verstorben', 'selig', Pallioppi): Schiap., II, 430, Berg., a. 774: *Taido . . . . . filius bone memorie Tenderolfi* (emendato dallo Schiaparelli, l'unico ms., apogr. del sec. IX, dà *bene memorio*); Porro, 413, a. 867: *domni Hludovici . . . . . bone memorie domni Hlutarii filii*. — Cf. Jud, *Zur Gesch. d. bündn.-rom. Kirchensprache* (cit.), p. 6, 27.

bovulcaricius 'retto da un bifolco' — Porro, 80, Brescia, a. 771: *curtes cum massaritias ac bovulcaritias et aldiaritias casas*.

brache — Si aggiunga Porro, 109, Toriglas (Mil.), a. 781: *camixia una et bragas pars uno*. Cf. Du Cange, s. *bracae*.

brachiolas 'rinforzi della travatura principale' (cf. Cherubini, s. *brascioeù*) — *Memoratorio*, IV: [*De materia*]. *Si quis materias cappellaverit maiores minores, capita 20 per tremisse vadant; cum armatura vero et brachiolas quinque ponantur pro uno materio*.

braida — Altri esempi nel *Saggio* cit., s. v.; Du Cange, s. v. e s. *bradia*.

brenium, *brinium* 'casa diroccata' — Bergamo, a. 830, 847, 906, v. *Saggio*, s. v.

brugaria, *brugarium* 'brughiera', 'campo di eriche', freq. come nl. (appellativo): Bergamo, a. 959 e post., v. *Saggio*, s. v.; Du Cange, s. *brugaria*, *brugeria*, *bruguera*.

brolium — Altri esempi in Bezzola, *op. cit.*, p. 198–199; *Saggio* cit., s. v.; Du Cange, s. v.

buscalia (*-eus*, *-ium*, *-e*) 'luogo boscoso' (probabilmente si diceva piuttosto di selve basse) — Si aggiunga Schiap., I, 306, Cremona, a. 753 (falsificaz., l'apogr. è del sec. XI/XII): *cum . . . . silvis, teris*

cultis et incultis, seu boscales; *Cod. Laud.*, I, 20, Mil., a. 962/966: *buscaliis pecias duas*; ib., 23, Mil., a. 970: *de silvis roboreis et stalareis seu buscaliis*; Porro, 1507, Monza, a. 990: *pecia de terra, quod est buscalia*; Vittani, 27, Mil., a. 1005: *campo .... cum aliquit buscalia*; ib., 28: *buscalias duas*; ib., 66, Mil., a. 1007: *campo et buscalia pecia una*; ib., 93 (a. 1009), 268 (a. 1022); *Cod. Crem.*, I, 45, Piacenza, a. 1009: *buscaleis* — Per altri es., v. *Saggio*, s. *gerbum*, *runcum* e *stelaria* (*silva*); Bezzola, *op. cit.*, p. 199.

buxa 'custodia lavorata in legno' — Frisi, *op. cit.*, III, p. 72, circa 900: *buxa una eburnea cum reliquiis. et altera lignea cum reliquiis*; ib., p. 75: *buxa eburnea una, dicunt cum reliquiis.*

caccabos 'olle o vasi o tubi fittili' (Monneret de Villard, *Note sul memoratorio dei maestri commacini*, in *ASLomb.*, ser. V, *47* [1920], 10) — *Memoratorio*, IX: *si quis vero furnum in pisile cum caccabos fecerit, et postes tres aut quatuor habuerit, et cum pineam suam levaverit caccabos 250, ita ut pinea ipsa habeat caccabos 25, exinde tollant tremisse unum. Et si 500 caccabos habuerint, habeant duos tremisse; et si fuerint mille caccabos, tollant exinde mercedes tremisses quattuor.*

cadrega (nl.) — Lupi, II, 501, a. 1021: *loco ubi dicitur cadrega* (cf. lomb. *cadrèga* 'sedia').

calegarius, -ia — Può sembrare mero latinismo, ma merita di essere registrato in una regione dove è tuttora vivente nel dial. *calgèr, calighèe* (Monti, *Vocab.* e *Suppl.*; cf. *REW* 1515). Porro, 225, circa a. 835: *Ursus calegario*; ib., 1537, a. 992: *intra ac civitate Mediolani alloco ubi Calegaria dicitur.*

camerarius — Cf. Bezzola, *op. cit.*, p. 91; Du Cange, s. v.

caminata — Si aggiunga *Memoratorio*, VII: [*De caminata*]. *Si quis magistri caminatam fecerint, ...* ('camino'?); *Cod. Laud.*, I, 34, Pavia, a. 991: *residebat in caminata dormitorea que est noviter aedificata ...*[*Papiae in palatio domni Petri episcopi*] ('stanza con camino'); Porro, 707, 709 e ss., Brescia, a. 905/906: *casas II, caminata I*; 711: *casam I cum caminata*; ecc. (in questo documento piuttosto 'capanna con camino') — Du Cange, s. v.

campio, camphio, camfio — Si aggiunga Rothari, a. 643, 9: *liceat... per camfionem, id est per pugnam, crimen ipsum desuper se... eicere* [altri mss.: *camphiones*; *campionem*; *camphionem*]; ib., 198; 202: *pureficare, aut per sacramentum, aut per camfionem, id est pugna* [altri mss.: *campionem*; *camphionem*]; 213: *per camfionem se purificare* [altri mss.: *pugnam*; *canfione*; *campionem*; *camphionem*]; 368: *De camfionibus...*; Liutpr., a. 731, 118 — Per altri es. longob., v. *MGH, Leges* IV, *Index et Glossarium*, s. v.; cf. Bezzola, *op. cit.*, p. 94; Du Cange, s. *campiones.*

campivus — Si aggiunga Porro, 150, Berg., a. 805: *Terra ara-*

toria campiva; ib., 275, Arena (Berg.), a. 847: *una pecia de terra campiva*; ib., 565, Berg., a. 886; Zaccaria, *Dell'antichissima badia di Leno*, Venezia 1767, p. 86, Leno, a. 1009; ecc. — Du Cange, s. *campius*.

campora, -as, -es — Si aggiunga agli esempi ricordati dall'Aebischer, *BD 8*, 16–17 (ib., 10–11, 25–28, es. non lomb.): Schiap., I, 309, Cremona, a. 753 (falsificaz.; l'apogr. è del sec. XI/XII): *campora duo*; ib., 433, Berg., a. 774: *pratas, camporas et selvas*; Porro, 129, Mil., a. 796: *camporas*; ib., 272, Rho, a. 846: *campore due*; Vittani, passim (p. 10, 18, 27–29, 37, 40–44, 55, 104, 109, 112, 138, 150, 153, 161, 163, 172, 212, 217–218, 220, 226, 231, 236, 247, 262–263, 272, 301), fra 1002 e 1024.

canada 'vaso', 'specie di recipiente' — Schiap., I, 200, Cairate, a. 737 (falsificaz.; apogr. del sec. X/XI): *canadas duas de vinum;* cf. Du Cange, s. v.

canavale 'canapaia' — Vittani, 93, a. 1009: *in canavale pecia una*; *Predicto canavale dicitur inter ortore*. Cf. Du Cange, s. v.

cancella 'balaustrata innanzi agli altari o a recinto della « schola cantorum »', oppure 'transenne' o 'telaio da finestra'; v. Monneret de Villard, *op. cit.*, p. 8. — *Memoratorio*, VI: *si abietarii cancellas fecerit*. Cf. Du Cange, s. *cancellus* 1.

cancellarius — Per altri esempi, v. *Cod. Laud.*, I, Indice, s. v.; *ThLL*, s. v.; Du Cange, s. v.; Bezzola, *op. cit.*, p. 87.

canevarius 'magazziniere' (più tardi anche 'tesoriere del comune' — Porro, 150, Berg., a. 805: *Joanne canavario*; ib., 706, Brescia, a. 905/906: *kanebarius*. Cf. Seregni, *La popolazione agricola della Lombardia nell'età barbarica*, in *ASLomb.*, ser. III, *3* (1895), 49; Du Cange, s. *canava* 1: *canavarius*; *caneparius*; *caniparius*; *canipparius*.

canonica — Si aggiunga: 1) 'collegio'. Porro, 768, Mausica (Berg.), a. 912: *prepositus canonice sancti Vincencii sancte bergomensis ecclesie*; 2) 'edificio'. Porro, 618, Berg., a. 897: *sacerdotes et clerici... petierunt... ut... institueret eis canonicam ad refectionem sacerdotum et clericorum*; ib., 619: *ubi proximus ecclesie locus esset, in quo sub tutela ipsius sedis et ecclesie congrue eorum receptaculum et canonica fieri posset*; *Cod. Laud.*, I, 36, a. 994. — Cf. Du Cange, s. *canonicus*: *canonica*. Per es. post., v. Manaresi, *Gli atti del Comune di Milano fino all'anno 1216* (Milano 1919), Glossario, s. v.

cappellare (ad *capulo* in Arnaldi) — 1) 'tagliare', 'strappare', 'guastare'. Rothari, a. 643, 150: *De molino capellato. Si quis molinum alterius capelaverit aut sclusa ruperit...*; 294: *De vite incisa. Si quis vitem... capellaverit* [altri mss.: *capelaverit*; *cappelaverit*; *capulaverit*; *scapellaverit*; *appellaverit*]; 300: *si... clausuram capellaverit*; 302: *Si quis olivo capellaverit aut succiderit*;

338: [*De cauda capellata*]. *Si quis caballum alienum coda cappellaverit, ...* [altri mss.: *caballo alieno caudam*]; Liutpr., a. 723, 45: *Si quis astalaria alterius capelaverit.* — 2) 'squadrare'. *Memoratorio*, IV: *Si quis materias cappelaverit* (v. alla voce *brachiolas*). — Cf. Monneret de Villard, *op. cit.*, p. 8; Lattes, *Il « Liber Potheris » del Comune di Brescia*, in *ASI*, ser. V, *29* (1902), Glossario, s. v.; Du Cange, s. *capulare, capellare, capillare.*

carazium 'palo da vite' — v. *Saggio*, s. v.; Du Cange, s. v.

carbonaria — Si aggiunga Porro, 215, Pavia, a. 834: *concessimus eis licentiam accipiendi ligna ad materiamina ad questum suarum utilitatum faciendum in cabonarias* — Du Cange, s. *carbo* 3: *carbonaria.*

carola — Probabilmente 'telai da vetri, ove il gesso in luogo di piombo servisse d'armatura'; cf. Monneret de Villard, *op. cit.*, p. 9 — *Memoratorio*, VII: *si carolas fecerit cum gipso, det per tremisse carolas quattuor.*

carrada 'il carico di un carro' (> 'carro di fieno' >) 'unità di misura per prati' — Porro, 706, Brescia, a. 905/906: *de prata ad carradas V*; *de prata ad carradam*; ib., 707: *prata ad carradam I*; *prata ad carradas VI*; ib., 708: *de ligno carradas IV*; ib., 712: *ligna carradas VI*; ecc. — Du Cange, s. *carrada, carrata.*

carraria (*via*) — Si aggiunga Lupi, I, 605, a. 795 (v. *Saggio*, s. v.).

cartula — Si aggiunga *Cod. Laud.*, I, 7, Pavia, a. 761: *cartule convenientie*; *cartule comutationis*; Porro, 116, Mil., a. 787: *cartula dispositionis*; ib., 13, Pavia, a. 715: *cartulam donationis atque oblationis*; ib., 25, Mil., a. 741: *cartule donationis*; ib., 113, Berg., a. 785: *cartola infituciacionis*; *Cod. Laud.*, I, 4, Pavia, a. 759: *cartola manifestationis*; Schiap., I, 310, Cremona, a. 753 (falsificaz., ap. sec. XI/XII): *cartula offersionis*; *cartulam donationis et ofersionis*; Porro, 24, a. 740: *cartolam promissionis*; ib., 192, Brescia, a. 824: *cartulam vindicionis*; *Cod. Laud.*, I, 9, a. 859: *hanc cartolam vendicione* — Per altri es., v. *Cod. Laud.*, I, Indice, s. *charta*; Manaresi, *op. cit.*, Glossario, s. *carta* (es. posteriori); Du Cange, s. *charta* 1: *chartula.*

casa — *casa aldiaricia* 'retta da un aldio'. Porro, 80, Brescia, a. 771 — *casa aldionaricia* 'id.' Porro, 75, Pavia, a. 769; 152, Berg., a. 806 — *casa bovulacaricia* (v. s. *bovulcaricius*) — *casa habitationis* Porro, 847, Berg., a. 879 — *casa indominicata* 'di spettanza padronale', 'non soggetta a feudo' Porro, 217, Pavia, a. 835; 222, Pavia, a. 835; 229, a. 836 — *casa massaricia* 'abitazione di massari' Porro, 75, Pavia, a. 769; 80, Brescia, a. 771; 152, Berg., a. 806 — *casa solariata* 'con un piano superiore' Porro, 1372, Berg., a. 977; Vittani, 15, Monza, a. 1003 — *casa terranea* 'ad un sol piano'

Porro, 192–193, Brescia, a. 824 — *casa terraria* 'id.' Hartmann, *Adbreviatio de rebus monasterii bobiensis*, in *Boll. stor. bibl. subalp.*, *8* (1903), 394, sec. IX. — Per altri es. (*casa aldiaricia, bovulcaricia, dominicata, dominica, habitacionis, indominicata, massaricia, pinsionaris, sala, solariata, terranea, tributaria*) v. Seregni, *op. cit.*, p. 40, 47, 90; Manaresi, *op. cit.*, Glossario, s. *casa*.

casalis, -e — Si aggiunga Schiap., II, 173, Sermione (?), a. 765: *casale meo* (v. *Saggio*, s. *tectora*); Porro, 224, circa a. 835: *de casale ipsius ecclesie; ipsum casale;* ib., 225 — Cf. Du Cange, s. v.; Serra, *D 3*, 528 ss.

casalivum — Si aggiunga *terra casaliva* 'con case' (come *casata*). Porro, 262; Gassalingus (Verona), a. 843: *terrola casaliva cum casam scandolada super se habente* — Cf. Du Cange, s. v.

casata (*terra*): come sopra *casaliva*. Porro, 275, Arena (Berg.), a. 847: *terra casata*; ecc.

cassina 'cascina' (ad *casina* in Arnaldi) — Porro, 109, Toriglas (Mil.), a. 781: *cassina*; ib., 408, a. 867: *sedimen tullerunt ante se et casina una*; ib., 771, Mil., a. 912: *de sedimen cum alico edificiis, sala et casina seu torclo super abente*; ib., 948, Mil., a. 940: *casina*; ib., 1171, s. a.: *cassina* — Du Cange, s. *casina*; Serra, *D 3*, 536.

castanea (*silva*) — Si aggiunga Porro, 775, Monza, a. 912: *silva castanea*; *Cod. Crem.*, I, 54, a. 1019: *silvis castaneis et roboreis foetis et picetis olivetis*; ecc. — Molti esempi sono citati nel *Saggio*, agli articoli *gerbum* e *stelaria* (*silva*).

castanetum, -a, castenetum — Si aggiunga Schiap., II, 80, Pavia, a. 761: *casteneto cum cerecto*; Porro, 158, Brescia, a. 807: *roboretis, castenedis, cerredis adque fruntzariis*; ib., 565, Berg., a. 886: *silva castenata* [il Lupi, I, 985, ha *castaneta*]; ib., 742, Berg., a. 909: *silvis, castanetis*; ib., 815, Berg., a. 917: *due petie de terra, una casteneta . . . et alia silvata*; Lupi, II, Berg., a. 1005: *petiam castanetam*; ib., 463, Berg., a. 1013: *petia castaneta*; Vittani, 162, Monza, tra 1004 e 1014: *casteneto* (nl.); ib., 203, a. 1017: *castaneto* — Altri es. nel *Saggio*, agli articoli *salictum* e *stelaria* (*silva*).

castenetellum — Porro, 163, Carpiano (pr. Melegnano), a. 812: *petiola vitis cum castenetellum insimul se tenente*; ib., 216, a. 835: *castenetellas* (v. *Saggio*, s. *sedimen*).

castinea, -eus (cf. mil. *la castègna*, Cherubini, < CASTĪNEA, *REW* 1742[1]) — *castenea* (l'albero) Rothari, a. 643, 301: *Si quis castenea, nuce, pero aut melum inciderit* [sic 3 mss.; gli altri hanno *castanea*]; Porro, 747, Berg., a. 909: *terra cum arbores casteneis* — *castenea silva* Vittani, 8, a. 1002: *silva una castenea* — *Castenia* (nl.) Vittani, 112, Mil., a. 1011 — *castineo* (colore) [Il Frisi emenda, e

[1] O piuttosto CASTĔNEA, cf. SGANZINI, *VRom. 2*, 77 ss.

mi pare a torto, in *castaneo*] Frisi, *op. cit.*, p. 75, circa 900: *in panno castineo.*

casula, casucula 'pianeta' — Frisi, *op. cit.*, III, p. 72, circa 900: *casucula I dioc...* (lacuna) *auro et margaritis ornata. et alias III casuculas nihil paratas*; ib., p. 75: *casulas V.* — Du Cange, s. v. (2 e 3).

Zurigo. *H. Bosshard.*

*

Katalog der Schweizerischen Landesbibliothek. Systematisches Verzeichnis der schweizerischen oder die Schweiz betreffenden Veröffentlichungen 1921–1930. *4. Sprachwissenschaft.* Verlag Hans Huber, Bern 1936. 16 S.

Der Hinweis auf dieses Heft verfolgt einen doppelten Zweck. Er will einmal auf das von dem Romanisten GUSTAV WISSLER mit großer Sorgfalt verfaßte Repertorium hinweisen, in dem die Romanistik etwas mehr als sechs Seiten in Anspruch nimmt, und andrerseits schweizerische Forscher daran erinnern, wie sehr ihnen ihre Mitforscher dankbar sind, wenn sie die Separata ihrer Arbeiten der Landesbibliothek zur Verfügung stellen.

Das «systematische Verzeichnis» ist die einzige Publikation, die erlaubt, sich von den Leistungen der schweizerischen Linguistik während eines Jahrzehnts eine Vorstellung zu machen, zu konstatieren, daß sie von der allgemeinen Sprachwissenschaft über die internationalen Hilfssprachen und die europäischen Sprachen bis zu den afrikanischen, amerikanischen und malaio-polynesischen Sprachen reicht. Der Romanist findet hier etwa die Nekrologe von Morf, Gilliéron und Cornu, zahlreiche, z. T. schwer erhältliche Separata von Salvioni, Meyer-Lübke, Gilliéron und andern, die romanistischen Dissertationen, viel auf die französische, italienische und rätoromanische Dialektologie Bezügliches. Manch ein Forscher, der nicht in einer Universitätsstadt lebt, wird froh sein, zu erfahren, daß ihm die Landesbibliothek Zeitschriften wie die Indogermanischen Forschungen und das Archivum romanicum zur Verfügung stellt, daß er hier die Schriften von Anton Marty oder esperantistische Periodica und Propagandaliteratur findet.

Bern. *K. Jaberg.*

*